733

F.-T. MARINETTI

Poupées Électriques

DRAME

avec une Préface

sur

LE FUTURISME

QUATRIÈME ÉDITION

PARIS

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT & Cie

7, RUE DE L'ÉPERON, 7

MCMIX

K 3553630
D 3553628
Qbra
ANSf 566

à Guido Romani
hommage
de sympathie
très vive

POUPÉES ÉLECTRIQUES

F. T. Marinetti

ŒUVRES DE F.-T. MARINETTI

La Conquête des Étoiles, Poème épique
Éditions de la « Plume », Paris . . 3 fr. 50

Destruction, Poèmes
Léon Vanier, éditeur, Paris. . . . 3 fr. 50

La Momie sanglante, Poème dramatique
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan. 2 fr. »

D'Annunzio intime,
Éditions du « Verde e Azzurro », Milan 2 fr. »

Le Roi Bombance, Tragédie satirique.
Éditions du « Mercure de France », Paris 3 fr. 50

La Ville Charnelle, 4e édition
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . 3 fr. 50

Les dieux s'en vont, D'Annunzio reste,
8e édition.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . 3 fr. 50

La Conquête des Étoiles, nouvelle édition, suivie des jugements de la Presse internationale.
E. Sansot et Cie, éditeurs, Paris. . 3 fr. 50

F. T. MARINETTI

Poupées Électriques

Drame en trois actes

AVEC UNE PRÉFACE SUR LE FUTURISME

PARIS
BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION
E. SANSOT & Cie
7, rue de l'Eperon
—
1909

ARCHIVIO DELLA GRAFIA
DI NUOVA SCRITTURA

ARCHIVIO DELLA GRAZIA
DI NUOVA SCINTILLINA

LE FUTURISME

LE FUTURISME

Ce manifeste a été publié par « Le Figaro » dans son numéro du 20 Février 1909.

Nous avions veillé toute la nuit, mes amis et moi, sous des lampes de mosquée dont les coupoles de cuivre aussi ajourées que notre âme avaient pourtant des cœurs électriques. Et tout en piétinant notre native paresse sur d'opulents tapis persans, nous avions discuté aux frontières extrêmes de la logique et griffé le papier de démentes écritures.

Un immense orgueil gonflait nos poitrines à

nous sentir debout tous seuls, comme des phares ou comme des sentinelles avancées, face à l'armée des étoiles ennemies, qui campent dans leurs bivouacs célestes. Seuls avec les mécaniciens dans les infernales chaufferies des grands navires, seuls avec les noirs fantômes qui fourragent dans le ventre rouge des locomotives affolées, seuls avec les ivrognes battant des ailes contre les murs !

Et nous voilà brusquement distraits par le roulement des énormes tramways à double étage, qui passent sursautants, bariolés de lumières, tels les hameaux en fête que le Pô débordé ébranle tout à coup et déracine, pour les entraîner, sur les cascades et les remous d'un déluge, jusqu'à la mer.

Puis le silence s'aggrava. Comme nous écoutions la prière exténuée du vieux canal et crisser les os des palais moribonds dans leur barbe de verdure, soudain rugirent sous nos fenêtres les automobiles affamées.

— Allons, dis-je, mes amis ! Partons ! Enfin la Mythologie et l'Idéal mystique sont surpassés. Nous allons assister à la naissance du Centaure et nous verrons bientôt voler les premiers Anges ! — Il faudra ébranler les portes de la vie pour en essayer les gonds et les verrous ! Partons ! Voilà bien le premier soleil levant sur la terre !... Rien n'égale la splendeur de son épée rouge qui s'escrime pour la première fois, dans nos ténèbres millénaires.

Nous nous approchâmes des trois machines ronflantes pour flatter leur poitrail. Je m'allongeai sur la mienne comme un cadavre dans sa bière, mais je ressuscitai soudain sous le volant — couperet de guillotine — qui menaçait mon estomac.

Le grand balai de la folie nous arracha à nous-mêmes et nous poussa à travers les rues escarpées et profondes comme des torrents desséchés. Çà et là des lampes malheureuses, aux fenêtres, nous

enseignaient à mépriser nos yeux mathématiques.

— Le flair, criai-je, le flair suffit aux fauves !...

Et nous chassions, tels de jeunes lions, la Mort au pelage noir tacheté de croix pâles, qui courait devant nous dans le vaste ciel mauve, palpable et vivant.

Et pourtant nous n'avions pas de Maîtresse idéale dressant sa taille jusqu'aux nuages, ni de Reine cruelle à qui offrir nos cadavres tordus ne bagues byzantines !... Rien pour mourir, si ce n'est le désir de nous débarrasser enfin de notre trop pesant courage !

Nous allions écrasant sur le seuil des maisons les chiens de garde, qui s'aplatissaient arrondis sous nos pneus brûlants, comme un faux-col sous un fer à repasser.

La Mort amadouée me devançait à chaque virage pour m'offrir gentiment la patte, et tour à tour se couchait au ras de terre avec un bruit de

mâchoires stridentes en me coulant des regards veloutés du fond des flaques.

— Sortons de la Sagesse comme d'une gangue hideuse et entrons, comme des fruits pimentés d'orgueil, dans la bouche immense et torse du vent!.. Donnons-nous à manger à l'Inconnu, non par désespoir, mais simplement pour enrichir les insondables réservoirs de l'Absurde!

Comme j'avais dit ces mots, je virai brusquement sur moi-même avec l'ivresse folle des caniches qui se mordent la queue, et voilà tout à coup que deux cyclistes me désapprouvèrent titubant devant moi ainsi que deux raisonnements persuasifs et pourtant contradictoires. Leur ondoiement stupide discutait sur mon terrain... Quel ennui! Pouah!... Je coupai court, et par dégoût, je me flanquai — vlan! — cul par-dessus tête, dans un fossé....

Oh! maternel fossé, à moitié plein d'une eau

vaseuse ! Fossé d'usine ! J'ai savouré à pleine bouche ta boue fortifiante qui me rappelle la sainte mamelle noire de ma nourrice soudanaise !

Comme je dressais mon corps, fangeuse et malodorante vadrouille, je sentis le fer rouge de la joie me percer délicieusement le cœur.

Une foule de pêcheurs à la ligne et de naturalistes podagreux s'était ameutée d'épouvante autour du prodige. D'une âme patiente et tâtillonne, ils élevèrent très haut d'énormes éperviers de fer, pour pêcher mon automobile, pareille à un grand requin embourbé. Elle émergea lentement en abandonnant dans le fossé, telles des écailles, sa lourde carrosserie de bon sens et son capitonnage de confort.

On le croyait mort, mon bon requin, mais je le réveillai d'une seule caresse sur son dos tout-puissant, et le voilà ressuscité, courant à toute vitesse sur ses nageoires.

Alors, le visage masqué de la bonne boue des usines, pleine de scories de métal, de sueurs inutiles et de suie céleste, portant nos bras foulés en écharpe, parmi la complainte des sages pêcheurs à la ligne et des naturalistes navrés, nous dictâmes nos premières volontés à tous les hommes vivants de la terre :

Manifeste du Futurisme

1. Nous voulons chanter l'amour du danger, l'habitude de l'énergie, et de la témérité.

2. Les éléments essentiels de notre poésie seront le courage, l'audace et la révolte.

3. La littérature ayant jusqu'ici magnifié l'immobilité pensive, l'extase et le sommeil, nous voulons exalter le mouvement agressif, l'insomnie fiévreuse, le pas gymnastique, le saut périlleux, la gifle et le coup de poing.

4. *Nous déclarons que la splendeur du monde s'est enrichie d'une beauté nouvelle ; la beauté de la vitesse. Une automobile de course avec son coffre orné de gros tuyaux tels des serpents à l'haleine explosive... une automobile rugissante, qui a l'air de courir sur de la mitraille, est plus belle que la* Victoire de Samothrace.

5. *Nous voulons chanter l'homme qui tient le volant, dont la tige idéale traverse la terre lancée elle-même sur le circuit de son orbite.*

6. *Il faut que le poète se dépense avec chaleur, éclat et prodigalité, pour augmenter la ferveur enthousiaste des éléments primordiaux.*

7. *Il n'y a plus de beauté que dans la lutte. Pas de chef-d'œuvre sans un caractère agressif. La poésie doit être un assaut violent contre les forces inconnues, pour les sommer de se coucher devant l'homme.*

8. *Nous sommes sur le promontoire extrême*

des siècles !... A quoi bon regarder derrière nous, du moment qu'il nous faut défoncer les vantaux mystérieux de l'impossible ? Le Temps et l'Espace sont morts hier. Nous vivons déjà dans l'absolu, puisque nous avons déjà créé l'éternelle vitesse omniprésente.

9. Nous voulons glorifier la guerre, — seule hygiène du monde — le militarisme, le patriotisme, le geste destructeur des anarchistes, les belles Idées qui tuent, et le mépris de la femme.

10. Nous voulons démolir les musées, les bibliothèques, combattre le moralisme, le féminisme et toutes les lâchetés opportunistes et utilitaires.

11. Nous chanterons les grandes foules agitées par le travail, le plaisir ou la révolte ; les ressacs multicolores et polyphoniques des révolutions dans les capitales modernes ; la vibration nocturne des arsenaux et des chantiers sous leurs violentes lunes

électriques ; les gares gloutonnes avaleuses de serpents qui fument ; les usines suspendues aux nuages par les ficelles de leurs fumées ; les ponts aux bonds de gymnastes lancés sur la coutellerie diabolique des fleuves ensoleillés ; les paquebots aventureux flairant l'horizon ; les locomotives au grand poitrail, qui piaffent sur les rails, tels d'énormes chevaux d'acier bridés de longs tuyaux, et le vol glissant des aéroplanes, dont l'hélice a des claquements de drapeau et des applaudissements de foule enthousiaste.

C'est en Italie que nous lançons ce manifeste de violence culbutante et incendiaire, par lequel nous fondons aujourd'hui le Futurisme, *parce que nous voulons délivrer l'Italie de sa gangrène de professeurs, d'archéologues de cicérones et d'antiquaires.*

L'Italie a été trop longtemps le grand marché des brocanteurs. Nous voulons la débarrasser des

musées innombrables qui la couvrent d'innombrables cimetières.

Musées, cimetières !... Identiques vraiment dans leur sinistre coudoiement de corps qui ne se connaissent pas. Dortoirs publics où l'on dort à jamais côte à côte avec des êtres haïs ou inconnus, Férocité réciproque des peintres et des sculpteurs s'entretuant à coups de lignes et de couleurs dans le même musée.

Qu'on y fasse une visite chaque année comme on va voir ses morts une fois par an,... nous pouvons bien l'admettre !... Qu'on dépose même des fleurs une fois par an aux pieds de la Joconde, *nous le concevons !... Mais que l'on aille promener quotidiennement dans les musées nos tristesses, nos courages fragiles et notre inquiétude, nous ne l'admettons pas !... Voulez-vous donc vous empoisonner ? Voulez-vous donc pourrir ?*

Que peut-on bien trouver dans un vieux tableau si ce n'est la contorsion pénible de l'artiste s'efforçant de briser les barrières infranchissables à son désir d'exprimer entièrement son rêve ?

Admirer un vieux tableau, c'est verser notre sensibilité dans une urne funéraire au lieu de la lancer en avant par jets violents de création et d'action. Voulez-vous donc gâcher ainsi vos meilleures forces dans une admiration inutile du passé, dont vous sortez forcément épuisés, amoindris, piétinés ?

En vérité la fréquentation quotidienne des musées, des bibliothèques et des académies (ces cimetières d'efforts perdus, ces calvaires de rêves crucifiés, ces registres d'élans brisés !..) est pour les artistes ce qu'est la tutelle prolongée des parents pour de jeunes gens intelligents, ivres de leur talent et de leur volonté ambitieuse.

Pour des moribonds, des invalides et des prisonniers, passe encore. C'est peut-être un baume à

leurs blessures, que l'admirable passé, du moment que l'avenir leur est interdit... Mais nous n'en voulons pas, nous, les jeunes, les forts et les vivants futuristes !

Viennent donc les bons incendiaires aux doigts carbonisés !... Les voici ! Les voici !... Et boutez donc le feu aux rayons des bibliothèques ! Détournez le cours des canaux pour inonder les caveaux des musées !... Oh ! qu'elles nagent à la dérive, les toiles glorieuses ! A vous les pioches et les marteaux !.. Sapez les fondements des villes vénérables !

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans : nous avons donc au moins dix ans pour accomplir notre tâche. Quand nous aurons quarante ans, que de plus jeunes et plus vaillants que nous veuillent bien nous jeter au panier comme des manuscrits inutiles !.. Ils viendront contre nous de très loin, de partout, en bondissant sur la ca-

dence légère de leurs premiers poèmes, griffant l'air de leurs doigts crochus, et humant, aux portes des académies, la bonne odeur de nos esprits pourrissants, déjà promis aux catacombes des bibliothèques.

Mais nous ne serons pas là. Ils nous trouveront enfin, par une nuit d'hiver, en pleine campagne, sous un triste hangar pianoté par la pluie monotone, accroupis près de nos aréoplanes trépidants, en train de chauffer nos mains sur le misérable feu que feront nos livres d'aujourd'hui flambant gaiement sous le vol étincelant de leurs images.

Ils s'ameuteront autour de nous, haletants d'angoisse et de dépit, et tous exaspérés par notre fier courage infatigable, s'élanceront pour nous tuer, avec d'autant plus de haine que leur cœur sera ivre d'amour et d'admiration pour nous. Et la forte et la saine Injustice éclatera radieusement

dans leurs yeux. Car l'art ne peut être que violence, cruauté et injustice.

Les plus âgés d'entre nous n'ont pas encore trente ans, et pourtant nous avons déjà gaspillé des trésors, des trésors de force, d'amour, de courage et d'âpre volonté, à la hâte, en délire, sans compter, à tour de bras, à perdre haleine.

Regardez-nous ! Nous ne sommes pas essoufflés... Notre cœur n'a pas la moindre fatigue ! Car il s'est nourri de feu, de haine et de vitesse ! Ça vous étonne ? C'est que vous ne vous souvenez même pas d'avoir vécu ! — Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi aux étoiles !

Vos objections ? Assez ! Assez ! Je les connais ! C'est entendu ! Nous savons bien ce que notre belle et fausse intelligence nous affirme. — Nous ne sommes, dit-elle, que le résumé et le prolongement de nos ancêtres. — Peut-être ! Soit !...

Qu'importe ?.. Mais nous ne voulons pas entendre ! Gardez-vous de répéter ces mots infâmes ! Levez plutôt la tête !

Debout sur la cime du monde, nous lançons encore une fois le défi insolent aux étoiles !

F.-T. MARINETTI.

Interview sur le Futurisme

NOTE DES ÉDITEURS

Pour répondre aux innombrables questions qui nous ont été adressées sur le Futurisme, *nous croyons utile de reproduire cette interview, parue dans « COMŒDIA », qui précise d'une façon presque définitive les points peut-être obscurs du manifeste.*

LES EDITEURS.

Interview sur le Futurisme

Par « COMŒDIA »

Après le bruit provoqué par le manifeste du futurisme publié récemment par le *Figaro*, et commenté ici même par notre rédacteur en chef, au moment même où l'on répète, au théâtre Marigny, *le Roi Bombance*, tragédie satirique du chef de la nouvelle école, nous avons pensé qu'il serait intéressant et d'une actualité aiguë de prier M. Marinetti d'expliquer certains articles de son programme.

— Je suis heureux, monsieur, nous a fort aimablement répondu le directeur de *Poesia*, de l'occasion que vous m'offrez d'apporter quelques éclaircissements à ce que pouvait avoir d'obscur ou d'incomplet notre récent

manifeste. On a généralement peu ou mal compris comment pouvaient se concilier, dans notre esprit, la glorification du patriotisme et l'exaltation du geste destructeur des anarchistes. Sans nous égarer en de longues et fastidieuses digressions plus ou moins philosophiques, vous admettrez avec moi que ces deux entités apparemment contradictoires, la collectivité et l'individu, se pénètrent intimement. Le développement de la collectivité n'est-il pas la résultante des efforts et des initiatives particulières ? C'est ainsi que la prospérité d'une nation est faite de l'antagonisme et de l'émulation des multiples organismes qui la composent. De même la concurrence industrielle et militaire qui s'établit entre les peuples est un élément nécessaire au progrès de l'humanité. Une nation forte peut à la fois contenir des régiments ivres d'un patriotique enthousiasme et des réfractaires affolés de révolte ! Ce sont là deux canalisations différentes du

même instinct de courage, de puissance et d'énergie.

« Le geste destructeur de l'anarchiste n'est-il pas un rappel absurde et beau vers l'idéal d'impossible justice, une barrière à l'outrecuidance envahissante des classes dominatrices et victorieuses ? Quant à moi, je préfère la bombe de Vaillant au rampement du bourgeois qui se tapit au moment du danger, ou à l'égoïsme inepte du paysan qui se mutile pour ne pas servir son pays.

— On trouve pourtant une flagrante contradiction entre votre idéal aveniriste et votre éloge de la guerre, qui constituerait plutôt un recul aux époques barbares.

— Oui, mais il est une question de santé qui prime tout le reste. La vie des nations n'est-elle pas, toute proportion gardée, semblable à celle de l'individu qui ne se débarrasse des infections et des pléthores que par le tub et la saignée. » Et Marinetti ajouta, en souriant de son paradoxe : « Je crois que les

peuples doivent suivre une constante hygiène d'héroïsme et prendre tous les siècles une glorieuse douche de sang.

— La guerre ne vous suffit pas. Vous enseignez aussi l'incendie des musées et des bibliothèques.

— C'est là seulement une image violente de notre volonté à tous d'échapper enfin à l'envoûtement du passé, au despotisme des académies pédantes qui étouffent les initiatives intellectuelles et les forces créatrices de la jeunesse.

« N'est-il pas symptomatique ce fait incontestable qu'aujourd'hui le public se détourne fâcheusement de toutes les œuvres de création, ne s'intéresse plus qu'aux travaux d'érudition et de documentation, comme si, rentier pusillanime et facilement satisfait, il jugeait toute nouvelle conquête téméraire et superflue ? Je veux combattre ce fétichisme pour un passé admirable qui me paraît d'autant plus dangereux qu'il pèse sur le génie,

de tout le poids de ses vénérables poussières.

— Comment expliquez-vous l'accueil hostile fait à votre manifeste par une partie de cette jeunesse lettrée dont vous avez défendu les aspirations, magnifié l'effort et glorifié les œuvres audacieuses, par vos nombreuses conférences italiennes et dans votre revue *Poesia* ?

— Cette animosité ne m'étonne point. Elle légitime même l'explosion du futurisme en ce sens qu'elle montre jusqu'à quel point le virus de la routine, de l'imitation et du pédantisme a infecté une grande partie de la jeunesse qui pense et qui travaille.

— D'aucuns vous en veulent beaucoup d'avoir parlé du « mépris de la femme ». N'avez-vous pas craint de vous attirer ainsi les attaques passionnées de la plus exquise moitié du genre humain ?

— J'ai peut-être obéi à un excessif besoin de laconisme et je m'empresse de préciser

nos idées sur ce point. Nous voulons protester contre l'exclusivité d'inspiration que subit de plus en plus la littérature d'imagination. Sauf de nobles, mais trop rares exceptions, en effet, poèmes et romans semblent ne plus pouvoir être consacrés qu'à la femme et à l'amour. C'est un *leit-motiv* obsédant, un déprimant parti-pris littéraire. La femme est-elle donc le seul départ et le seul but de notre essor intellectuel, l'unique moteur de notre sensibilité ?

« Nous voulons réduire de beaucoup, dans la mentalité contemporaine, l'importance exagérée que notre snobisme et la complicité de notre galanterie ont laissé prendre au féminisme usurpateur. Ce mouvement triomphe en France aujourd'hui, grâce à une élite magnifique de femmes intellectuelles qui manifestent quotidiennement leur génie admirable et leur charme irrésistible. Mais le féminisme est néfaste et ridicule en Italie et partout ailleurs, où il se borne à n'être

qu'un déchaînement d'arrivismes mesquins et d'ambitions oratoires.

« Nous voulons combattre enfin la tyrannie de l'amour, qui, surtout dans les pays latins, entrave et tarit les forces des créateurs et des hommes d'action. Nous voulons remplacer dans les imaginations la silhouette idéale de Don Juan par celle de Napoléon, d'Andrée et de Wilbur Wright, et, en général, arracher les mâles de vingt ans à la vaniteuse obsession de l'aventure galante et de l'adultère.

« Nous voulons pousser la jeunesse aux plus audacieux vandalismes intellectuels pour qu'elle vive avec le goût des belles folies, la passion du danger et la haine de tous les conseillers prudents.

« Nous voulons préparer une génération de poètes puissants et musclés qui sachent développer leur corps courageux autant que leur âme sonore.

« Ces poètes, ivres d'orgueil, s'empresseront de jeter bas de la chaire pédagogues

et pions et s'avanceront à contre-courant dans la foule poussiéreuse des vieilles idées en loques et des opinions éclopées.

« Glorification de l'instinct et du flair dans l'animal humain, culte de l'intuition divinatrice, individualisme sauvage et cruel, mépris de l'antique sagesse usurière, gaspillage de nos forces sentimentales et physiologiques, héroïsme quotidien de l'âme et du corps. Voilà ce que nous voulons. »

L. C.

COMŒDIA *du 26 Mars 1909.*

POUPÉES ÉLECTRIQUES

PERSONNAGES

M. JOHN WILSON, ingénieur, constructeur de fantoches électriques, 35 ans.

MARY WILSON, sa femme, 28 ans.

COMTE PAUL DE ROZIÈRES, officier de marine, 28 ans.

Mme ROSE DUVERNY, surnommée « *La Mère Prunelle* », 50 ans.

JULIETTE DUVERNY, sa fille, 25 ans.

Mme CATHERINE JOLIVET, 58 ans.

JACQUES JOLIVET, son fils, 22 ans.

MAC FULTON, commerçant américain de Cincinnati, surnommé « *Cincinnati* », 50 ans.

LIEUTENANT LECOT, 30 ans.

ROSETTE AVRIL, chanteuse.

MONSIEUR PRUDENT, fantoche.
LA MÈRE PRUNELLE, fantoche.
JEAN, valet de pied, 20 ans.
PIERRE, maître d'hôtel, 50 ans.
ROSINA, femme de chambre élégante, 20 ans.
} domestiques de M. et Mme WILSON

Garçons de café. — Hommes en habit ou en smoking. — Femmes en toilette de soirée. — Paysans. — Matelots.

POUPÉES ÉLECTRIQUES

Drame en trois actes

PREMIER ACTE

La scène se passe dans un Kursaal de l'une des petites villes de la Côte d'Azur. On dîne encore, par ce beau soir d'été, sur la terrasse, parmi l'ironique explosion des étoiles.

A gauche, sur l'horizon, une constellation héroïque s'élance, les bras levés, en chantant de tous ses rayons avant de plonger dans le tressaillement doré des flots.

La mer se fige peu à peu en un miroir immense, où apparaissent, encastrés et soudés, — tels des jouets sinistres — les trois cuirassés de l'escadre.

Autour des petites nappes neigeuses, sous les

lampes mignonnes abat-jourées de rose et de lilas, smokings d'ébène et toilettes fraîches, on dirait juteuses, se pressent joliment avec mille grâces japonaises.

Au fond de la scène, le salon éclatant du Casino, aux vitrages ouverts, souffle par bouffées sa musique, qui évente languissamment les dîneurs au lever du rideau.

A une table, près de la rampe, sur la gauche, Juliette Duverny, Mary Wilson *et* John Wilson, *prennent le café.*

SCÈNE PREMIÈRE

MARY, JULIETTE ET JOHN

JULIETTE

Non, non, Mary... Il ne m'aime plus, je le sens. Il ne m'a peut-être jamais aimée. Tu as bien vu comme il était gai, ce soir... Oh ! je suis bien malheureuse ! (*Elle éclate en sanglots qu'elle s'efforce de réprimer. John se lève et commence à se promener avec nervosité, en froissant sa cigarette*). S'il m'aimait, il ne regarderait pas les femmes ainsi. Il les mange toutes des yeux. Oui, et toi aussi, Mary (*en souriant mélancoliquement*), car il te fait un peu la cour.

MARY

Oh ! la petite jalouse !... Voyons ! c'est une folie, et tu ne crois pas un mot de ce que tu

viens de dire, car tu me connais bien assez pour avoir confiance en moi, je l'espère (*Elle lui prend les mains et les caresse avec tendresse en la regardant dans les yeux*). Juliette ! Juliette ! C'est entendu. Plus de ces vilaines pensées ! Sans quoi, je me fâche !

JULIETTE

Non, non !... Je te connais bien, chère, chère Mary... Mais c'est lui, c'est Paul qui me torture à coups d'épingles ! Que veux-tu, c'est son habitude, à lui, de faire la cour à toutes les femmes qu'il rencontre. Il n'a fait que ça toute sa vie... Je ne vois pas quel plaisir on peut prendre à ce jeu stupide... Et moi qui lui ai tout donné ! Tout, absolument tout... Comprends-tu ? Je n'ai rien gardé pour moi. Mon cœur, mon âme, mes pensées sont à lui ! Je l'ai dans le sang, mon Paul bien-aimé, et je ne souffre plus que de ses indifférences, tant il m'a habituée à ses trahisons...

MARY

Voilà un grand mot pour de simples niaiseries ! Paul n'est au fond qu'un flirteur et rien de plus... C'est une manie ; du moment que c'est plus fort que lui, il n'y a rien à faire.

JULIETTE

Oh ! toi, tu le défends toujours !

MARY

Tu devrais, ma Juliette, te secouer.... te laisser faire la cour pour te distraire un peu, au lieu de rester toujours attachée à ses pas !... Il faut savoir jouer l'indifférence et la froideur avec les hommes qu'on aime, pour mieux les garder.

JULIETTE

Je ne sais pas... je ne sais pas !... Et puis je n'ai plus que cette joie au monde : lui dire que je l'aime ! .. Nous ne sommes presque jamais seuls... Quand maman est là, cela me

console de rester près de lui, les yeux grands ouverts, pour manger, boire ses paroles, tous ses gestes, tous ses mouvements... Dès qu'un voile de tristesse passe dans ses yeux, ma vie s'arrête, je ne respire plus... Quand il rit, c'est là, dans mon cœur, que je sens entrer ses dents... Elles entrent dans mon cœur, blanches et froides !... car il m'oublie complètement quand il est gai, pour s'occuper de n'importe quoi..... Ses éclats de rire me font un mal !

MARY

Ne pleure plus... Allons ! Du courage, Juliette ! Le voilà. (*Juliette recompose un sourire mélancolique sur son visage, tandis que Paul de Rozières monte par le sentier de gauche et entre en scène. John se rapproche de la table et s'assied*).

SCÈNE II

PAUL, JOHN, MARY ET JULIETTE

PAUL

Tout est arrangé pour le départ. C'est à onze heures et demie que le canot viendra me prendre.

JOHN

Un quart d'heure suffit, d'ici au *Formidable*, n'est-ce pas ?

PAUL

Oh ! largement. J'ai donc deux heures devant moi, pour passer la plus agréable des soirées. Il faudrait pourtant inventer quelque chose d'amusant... (*En voyant les yeux rougis de Juliette*). Il faut être gaie, mademoiselle !

JOHN

C'est assez difficile, avec cette détestable musique qui nous énerve... Vraiment, je ne sais pas pourquoi nous venons ici tous les quatre, chaque soir, nous ennuyer ferme, parmi cette foule de rastas et d'imbéciles, au lieu de dîner chez nous.

MARY

Mais le panorama est bien plus beau, ici... Toi, mon John, tu n'es jamais bien, là où tu te trouves...

JOHN

Les chinoiseries de ce faux luxe me gâtent le paysage et le dîner.

PAUL

Il y a pourtant de très jolies femmes et des toilettes exquises.., (*en désignant, par-dessus le parapet, le bariolage lumineux de la terrasse inférieure, près de la plage*). C'est frais et pimpant... Un spectacle toujours varié et toujours amusant...

JOHN

Ah bah ! les smokings font de nous de si détestables insectes ! Tous ces hommes-là ressemblent à des scarabées noirs, parmi la fraîcheur printanière des femmes...

MARY

Oh ! que tu es pessimiste, mon scarabée !... Mon imagination est plus gaie que la tienne et tous ces abat-jours bigarrés me font l'effet d'autant de papillons sur la neige des nappes... (*se tournant vers Juliette*) Ne bouge pas ! Tu vas tout chavirer !... (*Après une pause*) Tu étais très bien, tout à l'heure. La nappe te moulait joliment les hanches comme un drap soyeux, et tu avais l'air d'être au lit (*Elle penche en arrière la tête, en s'étirant avec grâce.*) Oh ! que l'air est velouté, ce soir !... Il y flotte un parfum capiteux, indéfinissable !... J'ai la tête si vide !... Et pas la moindre pensée ! Je parie qu'il n'y a parmi nous que ce vilain John, qui soit ca-

pable de réfléchir à des choses sérieuses en ce moment !... (*Elle se tourne vers Paul avec une câlinerie amusante.*)

JOHN

Je ne sais pas, Mary... En tout cas, tu as bien raison de t'en féliciter, car la pensée enlaidit. N'avez-vous pas remarqué (*à Paul de Rozières*) les yeux des jolies femmes quand elles s'efforcent de suivre un raisonnement ou un calcul ?

MARY

Eh bien, qu'est-ce qu'on y voit ?

JOHN

Moi (*avec câlinerie*) j'y vois d'affreux clergymen derrière des vitres ensoleillées... Ou mieux encore, des messieurs en frac dans une forêt printanière... C'est ridicule, n'est-ce pas ?

MARY (*en riant*).

Eh bien, monsieur Paul ! je m'en vais faire

un raisonnement sérieux, et vous me regarderez dans les yeux...

PAUL (*en la regardant dans les yeux*).

Je ne vois absolument pas de prêtres protestants (*en riant*) ni de messieurs en frac !...

MARY (*avec une moue sournoise*).

Et pourtant ils doivent y être !... Vous n'êtes pas galant, M. Paul.

JOHN (*se tournant vers Juliette toujours pensive*).

Voulez-vous, mademoiselle, me permettre aussi de vous regarder au fond des yeux? (*Ils se regardent fixement, sans parler*).

MARY (*se tournant de façon à regarder au fond des yeux de Paul*).

Allons, M. de Rozières ! A vous, maintenant, sans poser ! Et répondez-moi franchement... Avez-vous quelque chose dans la tête,

en ce moment ?... Rien... absolument rien, n'est-ce pas ? C'est vide !

PAUL (*en riant*).

Oui, madame... Rien ! absolument rien ! C'est vide !

MARY

Ça se voit, en effet !

PAUL (*toujours en riant*).

Merci pour le diplôme de sottise que vous me donnez en ce moment !

MARY (*après avoir coulé un regard furtif à son mari, qui la fixe avec sévérité*).

J'ai peut-être mal fait ?... Moi, je dis toujours tout ce qui me passe par la tête, sans réfléchir. Mais mon mari est là, qui réfléchit pour tous les deux !

JOHN

Trop tard, hélas !... et quand le mal est fait !

MARY

Comme cette nuit dernière, par exemple... Songe donc, Juliette, j'avais laissé mes deux fenêtres ouvertes, malgré le mauvais temps, aussi me suis-je réveillée toute trempée par l'averse !... La foudre a éclaté dans ma chambre !

PAUL

Moi, j'ai lu mon journal à la lueur des éclairs !

MARY

Oh ! l'ouragan a été terrible ! Il a même arraché ce parapet !...

JULIETTE (*en s'appuyant languissamment sur Paul, lui parle à mi-voix, tandis que Mary se rapproche de son mari, à l'autre bout de la table*).

Paul ! je t'en prie... ne la regarde pas avec ces yeux-là ! Je suis si triste, sais-tu, et j'ai une envie folle de mourir !

PAUL

Chut ! faut pas dire ces vilaines choses !

JULIETTE

Je voudrais t'embrasser maintenant, mon Paul... sur la bouche... et puis... mourir...

PAUL

Ne sois donc pas si pressée, ma petite Juliette ! (*en riant*). Nous mourrons plus tard, un jour, et c'est encore bien loin. Il faut nous bien aimer auparavant !... Attends... nous allons filer tout à l'heure sur la plage, derrière les cabines... comme hier soir...

JULIETTE

Oui, oui, mon Paul !... Et puis ?... (*en se cachant le visage entre les mains*) Et puis ?... Tu t'en iras, et nous ne nous reverrons plus, je le sais...

PAUL

Ah bah ! (*en se tournant vers Mary*). La terre est si petite — n'est-ce pas, madame ? — On se

retrouve toujours ! (*en levant son verre de champagne vers Mary*). J'espère vous revoir bientôt. A la santé des revenants ! A la mienne ! (*Il boit tout en s'approchant de Mary*).

MARY (*reculant avec un mouvement subit, comme si elle avait senti l'attouchement du pied de Paul sous la table et voulait le repousser sans se faire apercevoir des autres*).

Pardon !

JULIETTE (*les yeux fixés sur Paul, à mi-voix*).

Oh ! Paul ! (*Elle éclate en sanglots*).

MARY

Il faut avouer que vous ne savez pas être spirituel, ce soir, malgré tous vos efforts, M. Paul !

(*La lune se lève sur la mer*).

PAUL

Cette lune est d'une bêtise extatique vraiment contagieuse !

JOHN

Vous donnez dans le sentimentalisme, Monsieur de Rozières... C'est étrange, pour un esprit aussi élégant que le vôtre !

PAUL

Jamais de la vie ! J'ai horreur du sentimentalisme et de la poésie. En fait de vers, je n'aime que celui-ci :

« Et la lune se lève au moment du café ».

Le clair de lune crispe mes nerfs. C'est comme de l'eau froide sur le poil d'un chat.

JULIETTE *(à mi-voix)*.

Paul... Paul !... Jure-moi de ne pas m'oublier quand tu seras là-bas ! (*Paul se lève nerveusement et s'approche du bord de la terrasse, dont le parapet a été arraché*).

MARY

Faites attention, car la falaise surplombe les rochers.

PAUL (*pousse du pied un caillou dans la mer, se retourne et indique Juliette, immobile et accoudée, les yeux fixés sur la lointaine escadre*).

Savez-vous que cette chère Juliette n'a jamais aimé les vaisseaux de guerre ?

MARY

Elle a bien raison, puisqu'ils vous emportent loin de vos amis !

PAUL (*avec galanterie*).

Le désir de vous revoir doublera la vitesse de nos vaisseaux au retour.

MARY

A moins que la mer ne les engloutisse... De loin, ça a l'air si fragile ! Presque des jouets !...

PAUL (*cherchant à égayer et distraire Juliette*).

Pourtant je parie que Juliette ne voudrait

pas y toucher ! (*En s'adressant à Juliette*) Ne les trouvez-vous pas, mademoiselle, froids, luisants et terribles comme des instruments de chirurgie ?

MARY

Pas bien réussies, vos images !... et d'un mauvais goût !... Moi, je trouve que vos cuirassés avec leur bâche déployée de la proue à la poupe autour du mât unique, ressemblent à des tentes de bédouins déployées dans le désert... N'est-ce pas ?

JOHN

Celui-là, tout rouge, ressemble à un homard, et celui-là, tout noir, à une toupie lancée à toute vitesse. C'est aussi inutile et amusant qu'une toupie...

MARY

Et cela sait marcher à reculons comme les

homards (*Avec un regard insolent à Paul. A ce moment le* FORMIDABLE *tire des salves*).

PAUL

Je ne vous conseille pas, Madame, de vous exposer au feu de nos batteries.

MARY (*en éclatant de rire*).

Vite ! Vite !... Partez !... Car on se bat sans vous !

PAUL

Seriez-vous, par hasard, antimilitariste ?

MARY

Jamais de la vie ! Mais je goûte peu les guerriers dans les salons et dans les casernes. Regardez donc le *Formidable* ; qu'il est beau ! Il a l'air d'un bandit masqué, guettant l'ennemi... Voilà qu'il rejette en arrière son manteau de fumée pour faire briller un coup de poignard.

PAUL

Bravo ! C'est exact ! (*On entend un coup de canon*). Voici la chute du cadavre ! (*Il s'approche de Juliette*). Chérie ! chérie !... Veux-tu que nous descendions avant que maman n'arrive ? Filons à gauche. A bientôt, madame Wilson !

JULIETTE

Au revoir ! Mary, je vous retrouverai plus tard dans la salle.

MARY ET JOHN

A bientôt !

SCÈNE III

MARY ET JOHN

MARY (*mordillant nerveusement une fleur.*)

Tu n'as pas été trop aimable, ce soir, pour monsieur de Rozières.

JOHN (*avec irritation*).

Je te prie de ne pas parler de ça.

MARY

Faut pas te fâcher. Tu as tort d'exiger que tout le monde soit supérieurement intelligent.

JOHN

Je le trouve assommant.

MARY

Tu exagères.

JOHN

Je n'exagère pas. Je t'assure même que je préfère passer la soirée avec mes fantoches ; eux, du moins, ne parlent que si je le désire.

MARY

C'en est un !

JOHN

Peu compliqué et monotone... Une mécanique sentimentale d'une grossièreté !.., Des mouvements limités et d'une bêtise exaspérante !... Oh ! l'électricité a beaucoup plus d'imprévu ! Pour vous autres femmes, c'est tout à fait différent... Vous le considérez comme un magnifique animal...

MARY

Oui, un beau cheval de race...

JOHN

Mais il n'a pas beaucoup de grands prix à gagner encore, car la jeunesse est vite flambée !

MARY

Tu as l'air de lui en vouloir. Que peux-tu bien lui reprocher? Il est aimable et galant.

JOHN

Sa façon d'agir avec Juliette me dégoûte.

MARY

Pourquoi donc?

JOHN

Je trouve ignoble de faire la cour à la meilleure amie de sa fiancée! Et sous ses yeux même... au moment de la quitter pour un long voyage ou pour toujours !

MARY

J'espère que tu ne vas pas me faire une scène de jalousie !

JOHN

Jamais ! Je suis parfaitement maître de moi ; tu l'as bien vu tout à l'heure, tandis qu'il essayait de te faire du pied sous la table... N'est-il pas vrai ?

MARY (*avec un frisson et un mouvement de dépit*).

Mais j'ai retiré le mien aussitôt, et d'une façon non équivoque. Il faut lui pardonner. C'est un grand enfant, un peu fat. Du reste, il ne sait me parler que de Juliette.

JOHN

Il est incapable et indigne de l'aimer.

MARY

Que veux-tu qu'il fasse, puisque la mère Duverny s'oppose nettement à ce mariage C'est elle, la coupable !... Dieu ! Quelle sotte, avec ses gros yeux écarquillés pour happer le parti riche !... Elle s'en donne un mal, pour rendre sa fille malheureuse ! Car

enfin, pour Juliette, épouser Paul, ce serait le bonheur !

JOHN

Mais ce ne serait pourtant pas le bonheur de Paul, qui vise la dot, lui aussi, sans en avoir l'air !

JOHN (*indiquant du doigt Madame Jolivet, suivie de son fils Jacques et de Madame Duverny*).

C'est ça, la mère du petit crétin cousu d'or ?

MARY

Oui, vois donc comme Mme Duverny guette son gendre idéal ! Le sobriquet de *Prunelle* est vraiment bien trouvé !... Allons ; je ne veux pas les rencontrer.

JOHN

Tu as raison, car vraiment deux belles-mères au clair de lune ce n'est pas très drôle... Ça coupe la digestion !

SCÈNE IV

CATHERINE JOLIVET, ROSE DUVERNY
ET JACQUES JOLIVET

ROSE DUVERNY (*s'avance en soufflant bruyamment à cause de son asthme accru par la chaleur. Elle est suivie de Madame Jolivet et de son fils. Elle s'approche du parapet, à droite, et crie d'une voix aigrelette :*)

Juliette ! Où es-tu ?... Juliette ! Viens donc ici ! On t'attend !...

CATHERINE JOLIVET

Où est donc mademoiselle votre fille ?

ROSE DUVERNY

Là, sur la plage... Je viens de l'appeler : elle va remonter. (*Puis d'un ton d'importance*)

Juliette n'aime guère les spectacles de café-concert.

CATHERINE JOLIVET

Elle a bien raison... Ces chansonnettes sont d'une immoralité !...

ROSE DUVERNY (*guettant le retour de Juliette avec une légère inquiétude*).

C'est vrai, c'est vrai, madame !... Il y a des romances si jolies, et si bien écrites, et si pleines de sentiments honnêtes !... Et l'on préfère, aujourd'hui, ces malpropretés parisiennes, ces couplets orduriers !... Vraiment, on ne saurait trop éloigner nos enfants de ces spectacles... Hélas ! Quelle décadence en toute chose !... Nous ne savons pas faire valoir nos artistes, qui ont du génie !... Des chanteuses de café-concert... Voilà la France !... C'est pour cela que nous faisons toujours piètre figure aux yeux des étrangers. Ah ! c'est dommage !... C'est vraiment dommage !

CATHERINE JOLIVET

Je suis parfaitement d'accord avec vous sur ce point. Aussi, je ne mets jamais les pieds là-dedans (*en désignant la salle du café-concert*). Asseyons-nous ici, voulez-vous ?... Le panorama est vraiment poétique, du haut de cette terrasse !... Mais... Juliette ? Elle ne vient pas !... Je voudrais tant la saluer, et Jacques aussi, car il ne l'a pas encore vue, ce soir !

ROSE DUVERNY (*à part, à mi-voix*).

Que peut-elle donc bien faire ?

CATHERINE JOLIVET

Est-ce qu'elle est descendue toute seule ?...

ROSE DUVERNY (*criant*).

Juliette ! Que fais-tu donc ? Je t'assure que d'ici l'on voit bien mieux la mer !... Remonte donc, Juliette ! (*Se retournant vers Madame Jolivet, avec componction*) Oh ! non ! Elle est avec

son cousin Paul, vous savez, le comte Paul de Rozières, lieutenant à bord du *Formidable*... Il est venu saluer sa cousine avant de repartir avec l'escadre, et nous avons dîné ensemble, avec les Wilson.

JACQUES (*avec une légère anxiété*).

Monsieur Paul partira ce soir, sans doute?

ROSE DUVERNY

Dans une heure. Un canot à vapeur le conduira à bord (*Elle se lève nerveusement et s'approche du parapet*) Juliette ! Juliette ! Viens donc ici !... Je te le répète... L'on voit la mer beaucoup mieux d'ici... Il y a monsieur Jacques qui t'attend...

JACQUES

Non ! Ne lui dites pas ça, je vous en prie, madame !...

ROSE DUVERNY (*avec une légère irritation*).

Juliette !... Je ne vois pas ce que tu peux bien faire, là-bas !... Où es-tu ?...

JULIETTE (*invisible*).

Me voici, maman ! Ne crains rien !... Je suis très loin de l'eau !

ROSE DUVERNY

Bien, ma fille... Mais d'ici l'on peut aussi bien admirer la mer !... C'est même plus beau ! (*L'on entend des voix de femmes et d'hommes mêlées, sur le sentier en zig-zag qui monte jusqu'à la terrasse*) J'entends la voix de Madame Wilson et de son mari... Et la voix de Juliette aussi ! L'entendez-vous ?...

JACQUES

Ça, c'est monsieur Paul qui rit !... Ils sont là, sous ces feuillages !

ROSE DUVERNY

Vous ne connaissez pas les Wilson ?... Je m'en vais vous les présenter. Des personnes charmantes, vous savez... Excessivement riches...

CATHERINE JOLIVET

Ah ! ces deux jeunes mariés qui ont loué la villa Monbonheur !... Des Egyptiens, n'est-ce pas ?

ROSE DUVERNY

Elle, Madame Wilson, est née au Caire, d'une famille levantine... Mais son mari est américain.

CATHERINE JOLIVET (*avec solennité*).

Mariage d'amour ?

ROSE DUVERNY

Et même très passionné ! M. Wilson raffole de sa femme.

CATHERINE JOLIVET

Ça se comprend, car elle est vraiment très belle !

ROSE DUVERNY

Vous trouvez ?

CATHERINE JOLIVET

Oh ! Elle a des yeux admirables, et ce teint des Orientales, si séduisant...

ROSE DUVERNY

Oui... Mais un peu trop languissante, n'est-ce pas ?...

JACQUES

Elle a toujours l'air de sortir d'un bain turc !

CATHERINE JOLIVET

Mais si élégante !

ROSE DUVERNY

Quant à ça, elle dépense des sommes folles pour ses toilettes... Mais elle gagnerait à être moins excentrique. Cette robe d'hier soir, par exemple...

JACQUES (*à Rose Duverny*).

Moi, je l'ai trouvée un brin cocotte.

CATHERINE JOLIVET (*réprimandant son fils*).

Voyons, Jacques !... Madame Wilson est très comme il faut... Et son mari aussi !... Peut-être, un peu trop raide,.. C'est, m'a-t-on dit, un ingénieur de grand talent, qui dirige plusieurs usines électriques.., On m'a parlé de fantoches, à propos de lui, et d'une grande fabrique de jouets mécaniques... Est-ce vrai ?

ROSE DUVERNY

Non, ce n'est pas exact...Monsieur Wilson est l'inventeur des célèbres fantoches électriques. Je vous expliquerai mieux tout ça demain. Il faut voir leur villa... Il y a des choses étranges... J'avoue qu'ils sont tous les deux un peu bizarres au premier abord, mais ils gagnent à être mieux connus. Madame Wilson a eu des amabilités charmantes pour nous, dès notre arrivée, l'an dernier, et Juliette l'aime beaucoup...

CATHERINE JOLIVET

C'est naturel... Les demoiselles, à cet âge, sont instinctivement attirées par le bonheur des jeunes époux qui s'adorent...

SCÈNE V

CATHERINE JOLIVET, ROSE DUVERNY, JACQUES JOLIVET, JULIETTE, PAUL, JOHN ET MARY

JULIETTE (*accourant vers sa mère et l'embrassant*).

Faut pas me gronder, maman !... Tu me pardonnes, n'est-ce pas ?... (*M. et Mme Wilson et Paul de Rozières entrent en scène derrière Juliette*).

ROSE DUVERNY

Oui, oui, ma fille !... Mais qu'as-tu donc ?... Tu es bien pâle... Tu as l'air souffrante, Juliette !

JULIETTE

Non... C'est la chaleur, maman !... Si tu savais comme c'est beau, là-bas, tout près de la mer !... Il y a un parfum exquis d'algues mortes... Il fallait descendre avec nous !...

M. Wilson nous a raconté une histoire de fantoches vraiment terrible... à nous donner la chair de poule ! N'est-ce pas, Paul ?

PAUL (*froidement, après avoir embrassé les mains de sa tante*).

Je n'ai jamais tremblé devant des fantoches.

JOHN WILSON (*ironiquement*).

Et pourtant je pourrais vous démontrer qu'ils sont aussi vivants et dangereux que les Chinois que vous allez combattre !

ROSE DUVERNY (*à Madame Jolivet, après que celle-ci a salué Juliette*).

Madame, permettez-moi de vous présenter M. Paul de Rozières, Madame Jolivet, Monsieur Jacques Jolivet... (*S'adressant à ces derniers*), Madame Wilson, Monsieur Wilson... (*S'adressant à Mary Wilson tandis qu'une bruyante musique éclate dans le café-concert et que l'on voit les spectateurs se presser à la porte du salon*). Vous ne venez pas entendre Rosette Avril ?...

MARY

Merci, madame... Il y fait trop chaud!... Nous préférons rester ici. A bientôt !

ROSE DUVERNY

Juliette... Tu ne viens pas ?

JULIETTE

Non, maman... Je t'en prie !

MARY (*à son mari*).

Veux-tu y aller ? Moi, je n'ose vraiment pas entrer dans cette fournaise !

JOHN

Moi non plus.

ROSE DUVERNY (*à Madame Jolivet*).

Allons !... Paul, donne-moi le bras... (*Elle entre dans le salon avec Madame Jolivet et Paul de Rozières. — Jacques Jolivet demeure un instant indécis, puis il suit sa mère ; mais il s'arrête au seuil du salon, d'où il lance à Juliette de furtives œillades*).

SCÈNE VI

JULIETTE, MARY, MAC FULTON, JOHN, LECOT, ROSETTE AVRIL, PAUL

JULIETTE (*s'affaissant sur une banquette, éclate en sanglots et cache son visage entre ses mains*).

Oh ! que je suis malheureuse !... Mon Paul ! Mon Paul ! (*Mary s'assied auprès d'elle et l'embrasse affectueusement, tandis que John se promène nerveusement, avec des mouvements d'angoisse qu'il s'efforce de cacher sous un air d'indifférence*).

MARY

Oh ! ma petite chérie ! Il ne faut pas sanglotter ainsi !... Voyons ! Tout n'est pas perdu ! Dans six mois il sera de retour, et tu pourras le revoir, ton Paul !...

JULIETTE (*en fixant Mary*).

Non, non, Mary ! Tout est vraiment perdu ! Il s'en va, et je sens... je sens que je ne le reverrai plus !... Et puis, tu ne peux pas tout savoir !... Songe donc qu'ils veulent absolument me faire épouser Monsieur Jacques Jolivet !... Tu comprends, n'est-ce pas ?... C'est absurde et c'est impossible !... Je ne l'aime pas ! Je ne pourrai jamais l'aimer ! Je le trouve odieux... ridicule !.. Et puis, qu'importe ? S'il était beau, ce serait la même chose ! Je n'aime que Paul ; je lui appartiens. Depuis deux mois, je suis à lui.. (*John qui s'est tenu à la distance de quelques mètres, en feignant de ne pas écouter, sursaute en entendant ces mots. — Puis Juliette ajoute avec lenteur, en baissant la tête*) : Il faut, comprends-tu, pour obéir à ma mère, que je devienne la femme d'un autre... d'un inconnu !... Quelle horreur ! (*Elle cache son visage entre ses mains*).

MARY

Tais-toi, ma petite,.. Tais-toi, et ne pleure plus !... Il y a toujours moyen d'arranger les choses.

JULIETTE (*regardant sournoisement, du coin de l'œil, vers la porte du salon*).

Tiens, le voilà !... Il est toujours à mes trousses !... Reste là, embrasse-moi, feins de me parler en secret. Je ne veux pas qu'il s'approche. Sa voix, sa présence me dégoûtent.

(*Jacques Jolivet avec des airs sournois et timides, se promène sans oser s'approcher*).

SCÈNE VII

MAC FULTON, LECOT, JULIETTE, JOHN, PAUL, MARY, JACQUES, ROSE DUVERNY, CATHERINE JOLIVET, UN GARÇON, ROSETTE AVRIL, (*dans la coulisse*), UN MATELOT

MAC FULTON (*bedonnant et ridiculement cravaté de rouge, entre et s'approche de John Wilson*).

Vous allez sans doute venir, vous aussi, Monsieur Wilson... Ce sera très beau, vous verrez ! J'ai commandé un bouquet monstre, avec des fleurs, des bonbons, des fruits, des oiseaux vivants et des pétards !... Une chose américaine !... Le tout, bon à manger !... Merveilleux ! Merveilleux !... Mais il devrait être déjà ici !... Je ne sais vraiment pas ce que

font ces imbéciles ! Le lieutenant Lecot s'est chargé de l'affaire... et je ne le vois pas encore !

JOHN (*distrait*).

Oui, oui, Monsieur Fulton, je viendrai.

MAC FULTON

Et Madame Wilson voudra bien venir aussi, n'est-ce pas ?,,. Le moment est décisif ! .. (*L'air sournois, à mi-voix*). Mademoiselle Rosette Avril m'a promis de m'ouvrir la porte de sa chambre, le soir où je me serai distingué entre tous ses adorateurs !... C'est fait ! Ils sont battus ! (*Il s'éloigne vers le salon, en se frottant les mains*). Merveilleux ! Merveilleux !

LECOT (*entre en pouffant de rire, tout en tenant entre ses bras un gigantesque bouquet plein de choses saugrenues*).

Où est Paul ?... Monsieur Wilson, avez-vous vu le lieutenant De Rozières ?

JOHN (*distrait*).

Non, Monsieur Lecot.

LECOT (*en appelant le garçon de café*).

Prenez ça soigneusement et présentez-le à M. Cincinnati... vous savez, M. Mac Fulton, le millionnaire américain... Ne serrez pas trop le bas, car vous pourriez faire manquer le truc. — Et ne le laissez pas tomber par terre! Ça contient de la dynamite !... (*Il rit*).

LE GARÇON

Ce sera fait, mon lieutenant ! (*Il entre dans la salle, où la musique grandit, en se mêlant aux fredonnements des spectateurs. Le garçon s'approche de Mac Fulton, qui, poussé par Lecot, va s'asseoir drôlatiquement aux pieds de la divette. Celle-ci éclate de rire, aussi en voyant l'Américain qui tient entre les bras son bouquet monstrueux*).

ROSETTE AVRIL (*invisible*).

« Je ne veux pas que tu m'embrasses sur la bouche ! »

JULIETTE

Tu vois, Mary... C'est le dernier soir, et il n'est pas près de moi!... Il s'amuse avec les autres, et il ne songe pas que dans quelques instants il devra me quitter pour toujours!... Ah! oui, je le sens! son cœur n'est plus à moi!

JOHN (*s'approche en parlant d'un ton ennuyé*).

Voulez-vous que j'aille le remplacer auprès de madame votre mère?... Ah! tenez... le voilà

PAUL (*s'avance vers Juliette en souriant*).

Vraiment M. Cincinnati est d'une drôlerie extraordinaire! (*En se rapprochant de la porte du salon*) On est en train de le pousser dans l'orchestre!...Ah! ah!... Il va tomber, le nez par terre!... Ce qu'il s'amuse, cet animal de Lecot!... Et puis, il y a un truc... Je n'ai pas bien compris... L'on m'a dit que quelque

chose va arriver de très intéressant. (*A ce moment un pétard éclate dans le fond invisible de la salle. Un bruit sourd annonce que Mac Fulton est tombé, avec son bouquet, parmi le brouhaha de la salle*).

JULIETTE (*en voyant Paul qui pouffe de rire, devient d'une pâleur effrayante et éclate en sanglots. Les Wilson se dirigent vers le salon*).

Ah ! mon Paul !... mon Paul !... Tu ne m'aimes donc plus ? Comment peux-tu être si gai, ce soir ?... Songe, Paul, songe donc que je ne te verrai plus !... Paul, tu n'as donc rien à me dire ?... Tu sais ce qui m'attend !... Ils veulent absolument que je l'épouse !... C'est donc à jamais fini, entre nous !..

PAUL

Non, Juliette.., tu sais que je t'aime et que c'est pour la vie ! Voyons, il ne faut pas te désespérer... Avec ton intelligence et ton adresse tu sauras bien persuader ta mère !... Tu feras

en sorte qu'ils ne précipitent pas ce mariage... Car enfin c'est absurde ! Tu n'as qu'à refuser net. Ils ne pourront jamais te forcer... Ce serait affreux !

JULIETTE

Mais toi, toi, mon Paul... tu ne me dis rien ! Veux-tu que je t'attende ?... Veux-tu que je demeure ta fiancée ?... Dis-le moi !

PAUL

Oh ! Juliette, ne pleure plus ! Espère encore... Tout peut changer d'un moment à l'autre. Je ne puis encore disposer de ma volonté...

JULIETTE

Oui, oui... je le sens !... C'est impossible !... Ton père ne veut pas. Sa décision est irrévocable, et j'ai une peur terrible, en ce moment !... J'ai peur que tu sois heureux, au fond, de t'en aller, et que je me jette dans les bras d'un autre !...

PAUL

Non ! Ne blasphème pas ainsi ! Je garderai à jamais la brûlure de tes caresses !... Juliette !... Juliette !... C'est affreux... C'est fou, ce que je vais te dire... Mais je veux que tu me fasses un serment... Jure-moi que ton cœur restera à moi ! (*Il l'embrasse passionnément*). Jure-moi qu'au moment exécrable où sa bouche immonde et stupide te couvrira de baisers, tu le maudiras et tu me lanceras dans la nuit toute l'horreur désespérée de ton âme, en un grand cri d'amour !

JULIETTE

Non ! Ce moment ne viendra jamais !... Je mourrai avant. La mort seule me possèdera. C'est décidé !... Et je te donnerai mon dernier baiser dans le dernier spasme de l'agonie !...

PAUL

Oh ! méchante !... Ne parle pas ainsi !... C'est de la folie, ce que tu viens de dire !...

Tu vois que je ne puis disposer de ma volonté... Il faut que j'obéisse, ce soir, et rien ne peut m'empêcher de partir... Dis-moi que ce n'est pas vrai, ce que tu viens de dire !... Tu ne dois pas, tu ne peux pas mourir !... Songe que ces paroles affreuses m'étrangleront d'épouvante et d'horreur durant mes longues nuits à bord, quand je n'aurai autour de moi que les ténèbres... une immensité de ténèbres !... Il y aura entre nous un chemin infini de solitude noire... Juliette !... Si tu pleures ainsi, je perds tout mon courage !...

JULIETTE (*sanglotant*).

Oh ! oui !... Je veux mourir, puisque c'est la seule façon d'être à toi !

PAUL

Petite folle ! je reviendrai, et je te rendrai heureuse... heureuse autant qu'on peut l'être sur la terre !... Ne pleure pas, car je me

souviendrai de tes yeux tout brûlés et de tes paupières rougies... Et cela me fera mal, de les sentir près de moi, en rêve, tes grands yeux bleuâtres qui ont l'air de vouloir me boire tout entier !... (*Il la caresse*).

JULIETTE (*rêveuse*).

Je veux mourir pour te suivre... ce soir même... pour que mon âme te rejoigne au large... Je suis sûre ainsi de venir flotter près de toi, comme un fantôme autour du navire... Je descendrai le long des mâts et personne ne me verra, et nul ne se doutera de ma présence !... Tu me prendras dans tes bras, et tu m'emporteras dans ta cabine, où l'on est si à l'étroit... si bien, l'un près de l'autre !... Je serai toute blanche, comme dans la photographie que tu as suspendue sur ta couchette... N'est-ce pas, mon Paul... (*délirant*) que tu me recevras chez toi ?... Et la mer nous bercera sans fin...

ROSETTE AVRIL (*invisible*).

« Je ne veux pas que tu m'embrasses sur la bouche ! »

PAUL

Juliette ! Calme-toi !... Qu'as-tu ? (*Il la secoue pour l'arracher au rêve obsédant de ses yeux fixés sur un point, dans l'espace*). Lève-toi !... Viens !...

MARY (*s'approchant*).

Voyons, monsieur Paul, vous ne savez vraiment que faire pleurer ma petite Juliette !.. Vite !... Embrassez-vous !... Un gros baiser avant de vous séparer !... Voilà du monde !... (*Ils s'embrassent longuement.*)

MAC FULTON (*s'avance grotesquement, bousculé par Lecot et par de nombreux jeunes gens en smoking*).

Voyons, monsieur de Rozières... Vous acceptez sans doute une coupe de champagne avant votre départ !... (*Sournoisement, en lui par-*

lant à mi-voix) Je ne suis pas un sot, et j'ai bien compris que ces jeunes gens voulaient s'amuser à mes dépens, mais j'en suis ravi quand même, car nous avons été gais à tout casser, ce soir !... Ah ! qu'on s'est amusé !... Et mademoiselle Rosette Avril a chanté et dansé à ravir, n'est-ce pas, Lecot ?

LECOT

Pour vous, pour vous, Monsieur Fulton !.. Elle a chanté et dansé seulement pour vous !... (*A mi-voix*) C'est cette nuit, n'est-ce pas, que Mademoiselle Rosette Avril... ehm... ehm !...

MAC FULTON

Eh ! eh ! non, ce n'est pas sûr... (*Au garçon*) Du champagne ! Du champagne ! De quoi inonder le Kursaal ! Car voyez-vous, la gaîté, ça me fait un drôle d'effet !... Je finis par penser à ma pauvre femme, qui n'était pas aussi belle que Mademoiselle Rosette Avril ! (*Voyant Lecot, qui donne des poignées de mains à droite et à gauche*)

Lecot ! Lecot !... attendez encore un instant !... Voyons, soyez aimable !...

LECOT

Non ! non... C'est impossible !.. Au revoir, monsieur Fulton... Je file, et bonne chance !... Tu viens, Paul? (*Toasts bruyants. Lecot parle tout bas à Paul, qui s'est approché de lui*) Mes amis, au revoir !... Nous partons. Le canot est en bas... (*A ce moment un matelot paraît à droite, au bout du sentier. Lecot lui fait un signe affirmatif*).

PAUL

Je viens, Lecot... Adieu, Juliette ! (*Il lui serre longuement la main, en la regardant dans les yeux*). Je te prie de dire bien des choses de ma part à ma tante... Je file. Nous n'avons que le temps de gagner le *Formidable*.

LECOT

Vite, Paul !... Les fanaux rouges sont allumés sur le gaillard d'avant...

PAUL (*à Juliette, à mi-voix*).

Adieu, chérie... Sois sérieuse !... Tu m'as juré d'être sérieuse...

JULIETTE (*d'une voix éteinte*).

Adieu, Paul !... (*Paul et Lecot descendent précipitamment par le sentier qui va à la plage, tandis que tous s'approchent du parapet de gauche, qui surplombe la petite rade où est amarré le canot. — Mac Fulton, à moitié ivre, se penche tellement que tous ont un moment d'effroi*).

JOHN

Voyons, faites attention ! Vous allez tomber dans la mer !... (*Il s'éloigne du groupe, l'air soucieux et énervé, tandis que Juliette et Mary agitent leurs mouchoirs. — Mary de son bras gauche enlace la taille de son amie. — Jacques Jolivet s'approche des deux femmes et se tient immobile derrière elles*).

JULIETTE

Au revoir !... Adieu !

MARY

Adieu !... Au revoir, monsieur Paul !...

PAUL ET LECOT (*d'en bas*).

Au revoir !

SCÈNE VIII

MAC FULTON, JULIETTE, JACQUES, MARY, ROSE DUVERNY, JOHN, UN GARÇON.

MAC FULTON (*affalé parmi ses nombreuses bouteilles de champagne*).

Buvons à la santé de notre cher Lecot !... Vrai, ça me fait de la peine, et j'ai bien envie de pleurer, car je ne rirai jamais autant !... (*Brouhaha et entrechocs de verres*).

JULIETTE (*qui a continué d'agiter son mouchoir, se retourne et voit, avec surprise et sans pouvoir réprimer un mouvement de dégoût, Jacques immobile derrière elle*).

Ah ! c'est vous ? !... (*Elle se retourne vers la mer*).

JACQUES

Il y a un peu de brouillard sur la mer... On ne voit plus le canot...

MARY

Mais si !... Tenez : là... ce point blanc !... (*Juliette agite son mouchoir*).

JACQUES (*à Mary*).

Il y a bien longtemps que vous connaissez M. Paul de Rozières ? (*Mary, distraite, agite son mouchoir, elle aussi*). C'est vraiment un jeune homme charmant...

MARY (*énervée, ironiquement*).

Presqu'aussi charmant que vous, monsieur Jacques ! (*Puis avec une amabilité forcée* Mais vous l'êtes plus que lui, puisque vous restez parmi nous !

(*Juliette se retourne et fait un mouvement pour s'éloigner de Jacques.*)

JACQUES (*avec angoisse*).

Ma présence vous est-elle désagréable, mademoiselle ?...

JULIETTE (*avec irritation*).

Mais non !... mais non !... Pas du tout !... Je suis énervée, ce soir,.. Ne me questionnez pas, je vous en supplie !

JACQUES (*d'une voix tremblante*).

Vous aimez donc beaucoup votre cousin ?...

JULIETTE (*avec un mouvement d'irritation*).

Je vous en supplie, monsieur Jacques !... Ne me questionnez pas !...

JACQUES

Ne vous irritez pas, mademoiselle ! Je voulais tout simplement essayer de vous distraire... Je vois que vous souffrez.

JULIETTE (*quitte le parapet et s'avance sur le devant de la scène, où elle s'affaisse sur une chaise, en s'efforçant de retenir ses larmes*).

Oui, je souffre... je suis gaie... je suis prête à rire ou à pleurer !... Je ne sais pas... Mais, surtout, je n'ai pas envie de parler !... (*John se rapproche de Mary, qui est toujours accoudée au parapet*).

ROSE DUVERNY (*qui a suivi, d'un œil inquiet, la scène à distance, tout en parlant avec Mary, s'approche de Juliette et lui parle à voix basse*).

Juliette ! Du calme, voyons ! Ne t'emporte pas ainsi contre Monsieur Jacques !... Il faut être aimable avec un jeune homme aussi sage et aussi sérieux que lui !... Monsieur Jacques a une respectueuse affection pour toi.., Nous t'aimons tous, et notre tendresse ne te manquera jamais ! (*Se tournant vers Jacques*). Voyez-vous, Monsieur Jacques... Ma fille a toujours eu une amitié profonde pour son cousin... Ils ont été élevés ensemble (*Se tournant vers Catherine Jo-*

livet qui s'approche.) Ceci vous expliquera facilement le déchirement de ce départ... Il y a toujours des dangers, en mer...

JACQUES

A vrai dire, cette entreprise chinoise n'est guère qu'une formalité politique. Je crois que nos marins n'auront pas à charger leurs canons... Les Chinois, pas bien dangereux !

ROSE DUVERNY (*en souriant pour être agréable à Jacques*).

C'est vrai. Je n'ai jamais compris que l'on puisse faire la guerre sérieusement à des hommes à longue tresse !... (*A Juliette*) Voyons, ne sois pas si triste ! Paul ne court absolument aucun danger ! Il reviendra bientôt aussi gai qu'auparavant. Six mois, ce n'est pas long ! Voyons, Juliette.., Souris donc un peu !

JULIETTE (*Se levant avec effort, jette un regard désespéré vers les fanaux des cuirassés, qui s'embrument à l'horizon. Puis, se tournant vers sa mère et vers Jacques, elle éclate d'un fou rire hystérique.*)

Mais oui ! soyons gais ! Pourquoi pas ?... Monsieur Jacques, j'ai une soif terrible !... (*Sursautant et fiévreuse*) Ah ! la gorge me brûle affreusement !... (*Elle s'assied de nouveau.*)

ROSE DUVERNY (*Tandis que Jacques s'est élancé à la recherche d'un verre de champagne, elle reste debout près de sa fille et lui caresse les cheveux en lui parlant rapidement, avec une précipitation volontaire. Juliette écoute sa mère, en restant assise, le menton dans ses paumes et les coudes sur ses genoux. Puis elle se redresse avec un grand soupir d'angoisse douloureuse.*)

Juliette ! tu n'as pas été sérieuse, ce soir !... Il ne fallait pas te cacher pendant des heures avec Paul ! Cela est absurde et inconvenant. Tu sais parfaitement que cela ne peut avoir de

suite, tes petites fredaines avec ton cousin. Paul ne sera jamais ton mari. Tu sais qu'il n'a pas le sou, et qu'il cherche une dot, et qu'il ne désire qu'une riche héritière...

JULIETTE

Oh ! maman !... Pourquoi me dis-tu ces choses ?. . Je sais, je sais tout ce que tu vas me dire ! .. Mais je ne peux pas t'écouter... C'est trop dur... Je souffre tant !...

ROSE DUVERNY

Juliette, écoute-moi... Il faut bien que je te le répète... Monsieur Jacques est un excellent parti... Il n'y a rien de mieux, pour nous ! Sans lui, c'est la ruine,.. la misère !... Voyons, ma fille ; et tes toilettes ?... Il te faut un tas de choses, pour être heureuse... et, sans la richesse, rien ne marche !...

JULIETTE (*poussant un grand soupir d'énervement*).

Oui, oui, je le sais... J'ai compris, maman !... J'ai compris !... Mais j'ai soif !... Dieu ! quelle soif !... (*Jacques s'approche timidement en apportant un verre de champagne*) Donnez ! Un autre encore !... (*Jacques se précipite. Mac Fulton verse un autre verre et le passe à Jacques. Juliette le boit d'un trait ; puis, en brisant le verre :*) Et maintenant, soyons gais, très gais, n'est-ce pas, maman ?... Amusons-nous !... Mais il faut un jeu !... Choisissons un jeu !... Vous, Monsieur Cincinnati, qui avez des idées... Inventez donc un jeu... un jeu quelconque !...

MAC FULTON

Mais oui, mademoiselle ! J'en ai, des idées !... Toutes les idées du monde, et les plus folles !... (*Il s'avance en chancelant, complètement ivre*). L'on pourrait, par exemple, jouer à cache-cache.

JULIETTE (*applaudissant frénétiquement, comme un enfant*).

Oui ! oui !... à cache-cache !... C'est une idée merveilleuse ! N'est-ce pas, maman ?... (*Mary et John quittent le parapet et s'approchent de Juliette*).

ROSE DUVERNY (*de plus en plus inquiète, en suivant l'allure étrange de sa fille*).

Voyons, c'est fou, Juliette !... Et puis il est tard !... il faudrait rentrer... Tu as une mine affreuse !... Comme tu es pâle !... Tu dois avoir la fièvre !...

JULIETTE (*Les yeux hagards, elle abandonne sa main entre les doigts de sa mère qui lui tâte le pouls. Se tournant vers Mary :*)

Non, maman ; je ne suis pas malade... C'est la gaîté qui m'enfièvre !... Je suis gaie à tout casser ! N'est-ce pas, Mary ? Tu joueras toi aussi à cache-cache ! Et monsieur John aussi !...

Qu'avez-vous à me regarder ainsi, avec ces yeux épouvantés ?... Allons ! Je suis gaie... je suis gaie pour tout de bon !... (*Elle se tourne vers Jacques*). Que faites-vous là immobile ?... Je commence. Attrapez-moi !... Je m'en vais descendre par le sentier... Nous ferons tout le tour de la plage !... Mais, mon cher fiancé, vous n'êtes pas leste !... (*Elle s'élance à droite, à gauche, en poussant les tables et les chaises contre Jacques, qui court après elle, suggestionné*) Vite ! vite !... vous ne savez pas courir ! Vous ne m'attraperez jamais ! Vous ne m'attraperez jamais ! (*S'arrêtant un instant derrière une table, où elle appuie ses mains en raidissant les bras.*) Allons, monsieur Jacques ! Quel est votre idéal ? Quelle est la chose que vous désirez le plus au monde ?... M'épouser ?... Eh bien ! Je vous épouserai, si vous m'attrapez !... (*Elle disparaît à gauche, en riant, pour gagner le sentier qui descend aux rochers du rivage. Jacques la suit.*)

ROSE DUVERNY

Juliette ! Juliette !... Arrête-toi !... Elle va tomber !.. Ma fille ! Arrêtez-la ! Elle court comme une folle !... Elle pourrait glisser d'un moment à l'autre !... C'est très dangereux, ce sentier le long de la mer !...

MARY

John ! John !... Va vite par là !... (*En indiquant le côté droit.*) Elle doit remonter par là !... Arrête-la de force !... Elle pourrait tomber !...

ROSE DUVERNY (*au garçon de café, à John et aux autres*).

Vite !... Allez à sa rencontre !... J'ai peur ! J'ai peur !... (*John sort à droite, suivi par d'autres*).

JOHN (*invisible*).

La voilà ! Elle remonte !... Arrêtez-vous !

MARY

Juliette ?... Juliette !...

JULIETTE (*apparaît à droite, et, se tournant vers Jacques qui arrive derrière elle.*)

Monsieur Jacques !... (*Scandant les mots, essoufflée, pouffant de rire, les yeux hagards, le visage d'une pâleur affreuse.*) Mon beau fiancé, vous êtes une mazette !... Vous ne m'attraperez donc jamais ? !... (*Elle s'élance vers la gauche, mais, se cognant contre un groupe d'assistants épouvantés, elle s'élance vers le parapet du fond.*)

MARY

Arrêtez-la !... Arrêtez-la !... Elle est folle ! Elle veut se tuer !...

JULIETTE (*bondit dans la brèche du parapet, lève les bras et s'élance dans la mer, en criant :*)

Paul !... Paul !... Me voici !...

RIDEAU.

DEUXIÈME ACTE

L'action se passe, un an plus tard, sur la même plage. — Un salon élégant de la villa Monbonheur *située à deux cents mètres du Kursaal. Au fond, un balcon surplombant un petit golfe. — A droite, sur le premier plan, à deux pas de la rampe, le fantoche d'un magistrat, vêtu d'un pijama vert qui exagère son ventre et jure violemment avec son teint rougeaud et ses favoris roux. — La lèvre inférieure grosse et un peu tombante ; de gros yeux myopes qu'il montre de temps en temps quand il ôte ses lunettes pour les essuyer. — Il est absolument chauve. — Les pieds perdus en de vastes pantoufles, il est assis dans un rocking-chair, près d'une table chargée de livres et de journaux, le tout éclairé et couvé par une lampe à grand abat-jour jaune. — A gauche, au premier plan, à deux pas de la rampe, le fantoche de* Madame Prunelle, *enve-*

loppé d'un châle marron, grisonnant, le visage usé, les joues tirées, la bouche mauvaise, des yeux de vinaigre, le front ridé, sur lequel dansent six boucles grises et huileuses. — Auprès de lui, une table couverte de linge, avec une lampe, couronnée d'un abat-jour rose en forme de papillon. Le fantoche tient dans ses mains une dentelle et un crochet.

Au fond, à gauche, derrière le dos de Madame Prunelle, *un piano. — A droite, derrière le dos de* Monsieur Prudent (*le fantoche du magistrat*) *un divan large et bas.*

Au moment où le rideau se lève, John *et* Mary *sont accoudés au balcon, ennuagés par la fumée de leurs cigarettes.*

C'est l'heure du couchant. — Un orage de plomb fondu et de chaude terreur est tombé à genoux sur la mer suffoquée, dont il écrase la poitrine immense et glauque, zébrée de sueurs électriques.

SCÈNE I

JEAN, PIERRE, ROSINA, Mr PRUDENT *fantoche*, MADAME PRUNELLE, *autre fantoche.*

JEAN (*époussette le fantoche de droite*).

C'est très simple, vous voyez... Il suffit d'introduire ce petit machin dans ce petit trou, et d'appuyer sur le bouton... Voyez-vous? Ça marche tout de suite... Le bonhomme tire ses lunettes, les essuie avec son mouchoir et les remet sur son nez ; puis, il reprend son journal, qu'il faut placer là, sur le bord de la table... C'est la même chose si c'est un livre... Avez-vous bien compris?... Dans la dernière maison que vous avez faite,

vous n'aviez pas de ces messieurs à servir, n'est-ce pas?...

ROSINA (*d'un air intelligent de jeune soubrette qui en a déjà vu de drôles, un peu ébahie, mais feignant de ne pas l'être*).

Oh! non!.. Mais j'en ai vu de drôles tout de même, dans ma vie!... (*Penchée sur le fantoche*) Oh! j'ai très bien compris!..

PIERRE (*qui est venu travailler dans les jupons du fantoche de gauche, à Rosina* :)

Ça, c'est *Madame Prunelle*... On lui a donné ce sobriquet, parce que ce fantoche ressemble d'une façon frappante à Madame Duverny... L'autre, c'est *Monsieur Prudent*. — Ah! par exemple, c'est un travail qui vous regarde! Venez donc ici, Rosina, car je n'ai jamais rien compris aux jupes des femmes. (*Il rit*). Voulez-vous entendre tousser la vieille maman?... Tenez... (*Madame Prunelle tousse; Rosina pouffe de rire.*)

ROSINA

Ah ! vraiment, c'est un truc épatant !... Il faut du talent, pour avoir inventé ça !... Et c'est monsieur, n'est-ce pas, l'inventeur ?...

JEAN

Oui, c'est monsieur. Mais vous ne savez pas à quoi ça sert ?

PIERRE

Très simple. C'est une question de nerfs... Il y a des gens qui ont peur du silence et de la solitude. Monsieur et Madame passent leurs soirées à voir jouer la mécanique..

ROSINA

Ah bah ! Ce ne doit pas être très gai .. Il doit y avoir une autre raison... Hier soir, j'étais dans le salon... Je les ai entendus causer. (*Avec un air malin et des moues espiègles*) Eh bien, je crois avoir deviné... Monsieur et Madame s'amusent à tromper Prudent et Prunelle, qui leur tiennent la chandelle !

JEAN (*bouche bée*).

Comment donc ?...

ROSINA

Voilà... Les pommes volées sont plus savoureuses que celles achetées... En amour, c'est la même chose. Quand vous étiez jeune (*à Jean*) n'avez-vous donc jamais donné un baiser derrière un paravent ? Les polissonneries en cachette, avec le trac, c'est délicieux !

PIERRE

C'est vrai !... L'amour, quand on ne le vole pas, est assommant !

ROSINA

Eh bien, oui ! Monsieur et Madame se donnent tous les soirs le luxe et l'illusion de se bécoter derrière le dos de quelqu'un !...

JEAN

Oh ! alors !... Ils en ont trompé du monde !... Car ils changent presque tous les soirs de fantoches, et il y en a beaucoup, au grenier ! (*pouffant de rire.*) Nous n'avons plus rien à faire. Allons-nous-en. (*Pierre et Jean vont baisser soigneusement les deux lampes et donnent le branle au rocking-chair. Puis ils constatent, avec des regards d'intelligence, que le tableau est réussi, et sortent avec Rosina par la porte de droite.*)

SCÈNE II

MARY, JOHN, Mr PRUDENT *fantoche*, Mme PRUNELLE, *fantoche*, PÊCHEURS *dans la coulisse.*

MARY (*quitte le balcon et s'avance dans la salle à pas lents, toute langoureuse, côte à côte avec John, qui la tient enlacée par la taille et lui caresse amoureusement les cheveux. Elle se détache languissamment de lui, pour s'approcher du piano, dont elle tire quelques accords, tout en restant debout, tandis que John s'en va toucher l'épaule de Monsieur Prudent, qui se met à ronfler bruyamment. Aussitôt, elle quitte brusquement le piano, et, se tournant vers John, lui dit avec irritation :*)

Ah ! non !... Ça m'énerve !

JOHN

Mais qu'as-tu donc, ce soir?... Il faut absolument soigner tes nerfs, ma petite Mary!... Depuis notre retour d'Égypte, ton humeur est bien changée!... Ce matin, une observation des plus innocentes a suffi pour te mettre en colère, et tout à l'heure je t'ai surprise dans un état d'extase vraiment incompréhensible... Tu avais des yeux hypnotisés dont la tristesse infinie m'a un peu effrayé, je te l'avoue!... Tu as gardé le silence durant presqu'une heure... A quoi pensais-tu donc Mary?...

MARY (*avec un nouveau mouvement d'irritation*).

Je ne sais pas, John!... Je n'ai pas de mémoire du tout! J'ai une tête de linotte.. Et puis, je suis si épuisée, ce soir, que je n'ai même pas la force de te répondre... Je ne pensais probablement à rien. En tout cas, c'est bien méchant, à toi, de me surveiller ainsi!

JOHN

Je ne te surveillais pas, Mary... Je voyais, tout simplement, dans ton cœur, comme dans une eau limpide...

MARY

Je ne le crois pas... Et c'est bien de l'orgueil de ta part !... Je dois être incompréhensible à tes yeux, puisque je ne me comprends pas moi-même !

JOHN

Ceci n'est pas exact... Tu admettras que je suis, parfois, assez clairvoyant pour deviner tes pensées les plus cachées...

MARY

Eh bien ! Dis-moi à quoi je pensais tout à l'heure !

JOHN

Non ; je ne tiens pas à ce petit triomphe ; je préfère que tu me le confesses toi-même.

MARY (*inquiète, cherchant à distraire John par des câlineries sournoises.*)

Non, non, John !... Je ne sais rien ! Je ne puis rien te dire !... Je sais seulement que ma pauvre tête s'était absolument évaporée, et je me sentais légère, et toute vide, et puis bien malheureuse aussi... avec une tristesse !...

JOHN (*la conduit vers le divan et s'assied près d'elle.*)

Voyons, Mary... Ceci finit par m'effrayer !

MARY

Cela ne devrait pas t'effrayer, toi, qui sais tout et qui peux tout guérir !

JOHN

Vrai, tu déroutes toutes mes observations !... Je trouve ta tristesse vraiment inexplicable ! Car enfin, tu m'aimes toujours, n'est-ce pas ?... Comme autrefois, Mary ! Et de toute ton âme !... (*Il l'embrasse*) Comme il

y a quelques mois, en Egypte, n'est-ce pas?... Eh bien! Qu'est-ce qui peut manquer à ton bonheur, ce soir?... Ton petit cœur si sauvage et si fou, que peut-il désirer?... Tu es dans les bras de l'homme qui t'aime et que tu aimes!... Tu peux, si cela t'amuse, le faire souffrir avec un regard... moins encore, un soupir, ou plus simplement en te taisant! Les femmes aussi sensuelles que toi ont un goût tout particulier pour la souffrance. Tu dois adorer les larmes... Celles des autres, bien entendu!... Je parie que, toute petite, tu étranglais les petits chats et tu aimais faire du mal aux moineaux... (*Un silence*) Je n'oublierai jamais les yeux étranges que tu avais le soir... *(il ralentit les mots)* où notre pauvre amie s'en est allée pour toujours!...

MARY (*cachant son visage dans ses mains.*)

Oh! John! Ne me parle pas de ça!

JOHN

Tu vois, j'ai deviné la cause de ta tristesse, tout à l'heure?...

MARY

Ce que tu dis est vrai et n'est pas vrai en même temps... Je t'avoue que j'ai perdu ma gaîté d'autrefois. C'est naturel, d'ailleurs, car j'aimais beaucoup Juliette... Et toi aussi, n'est-ce pas, tu avais beaucoup d'amitié pour elle...

JOHN

Oui, Mary. (*Voyant les yeux de Mary se remplir de larmes*) Mais ce n'est vraiment pas le cas de nous énerver davantage!...

MARY

Moi, au contraire, ça me fait toujours plaisir de penser à elle... (*Après un silence*) Comme ils s'adoraient!

JOHN

Ah bah! Paul n'a jamais aimé que lui-même!...

MARY

Comment peux-tu l'affirmer ? Je l'ai bien vu au moment du départ... Il faisait un effort terrible pour retenir ses larmes.

JOHN

C'est naturel, ça !... Après tout, il est désagréable de quitter une jolie maîtresse. pour passer six mois à la merci du mauvais temps, sur le pont d'un cuirassé, où, quoi qu'on dise, il faut durement travailler !... Pour un valseur aussi beau et aussi fat que lui, c'est rude, et cela mérite bien des larmes !...

MARY

Vraiment, tu n'es guère indulgent pour Paul !... On dirait que tu lui en veux !

JOHN

Moi ?... Pas du tout !... Je ne le méprise même pas. Il m'est indifférent... C'est un

homme d'une autre race que la mienne. Je te prie même de ne pas insister sur ce point. Il y a des idées que tu dois partager sans discussion !

MARY

Oui, oui, mon John !... Je partage toutes tes idées, à condition que tu m'embrasses ! Prends-moi sur ton cœur. (*Il l'embrasse.*) J'ai tant besoin d'être cajolée, ce soir !... C'est assez bizarre, dis !... J'ai tour à tour très froid et très chaud... Touche mes joues en ce moment ! Elles brûlent, n'est-ce pas ?... C'est l'orage !... Tu vois ? la mer grossit... (*Un silence*). Moi, j'ai toujours peur, quand tu me parles sur ce ton grave... Je me sens si petite auprès de toi !... Comme un enfant !... Et si fragile entre tes mains !... Quand tu me parles sur ce ton-là, j'ai le même frisson de terreur que j'éprouvais autrefois devant mon père après une de mes innombrables sottises d'enfant !... Je me souviens qu'il m'est arrivé un jour de

briser un vase très précieux, du vieux Japon... C'était très cher et très beau, paraît-il... Si tu avais vu la tête de mon père !... Quelle frousse !... Comme ce soir, exactement.

JOHN

Je te remercie de ce rapprochement... Ça me vieillit... Tu as peur tout simplement parce qu'il fait sombre dans cette chambre et que la pluie va bientôt tomber... (*A ce moment les deux fantoches toussent bruyamment.*)

MARY (*qui tournait le dos aux fantoches, sursaute et tremble d'effroi*).

Dieu ! Quelle épouvante !... J'ai les mains glacées !

JOHN

Oh ! que ton petit cœur bat vite !... Tu es une petite fille, une toute petite fille... qui a peur de l'orage !... Tu as l'air d'avoir quinze ans, comme le jour où je suis venu

pour la première fois te faire la cour chez ta tante Alice...

MARY

J'étais plus jolie qu'aujourd'hui, n'est-ce pas ?

JOHN

Tu avais des jupes courtes et un corsage blanc un peu trop échancré pour une jeune fille...

MARY

Oui, oui, John... Et vraiment tu en as eu, de l'audace, ce soir-là, quand soudain tu m'as embrassée sur le cou !... Quel effort pour ne pas crier ! Car tante Alice était sévère !... Elle t'aurait mis à la porte immédiatement, si elle nous avait surpris !... Tu passais aux yeux de tous pour un jeune savant très sérieux. . Personne ne se serait douté de cette façon bizarre que tu avais de faire la cour aux jeunes filles !

JOHN

Pas à toutes ! A toi seule !... Tu étais si excitante... Comment dirais-je ?... si appétissante, et si douce à embrasser !... Aussi douce que tu l'es maintenant ! (*Il l'embrasse.*)

MARY

Oui. Mais ce n'était pas une raison pour me dégrafer comme tu l'as fait ce soir-là, derrière le dos de tante Alice, qui travaillait à son crochet !...

JOHN (*l'embrasse avec mille câlineries, en la fixant, tandis qu'elle se renverse sur le divan*).

Tante Alice est toujours là, sais-tu ?... Elle fait toujours son crochet, en nous tournant le dos... Nous sommes toujours les mêmes polissons d'autrefois... (*Un silence*) Vite ! Embrasse-moi ! Elle ne peut pas nous voir ! Oh ! que tes lèvres sont douces !

MARY (*D'une voix enfantine, et frissonnant toute.*)

Petit John! Petit John!... faut pas m'embrasser ainsi! C'est mal!... Tu m'apprends de vilaines choses!... Tu me grises, tu m'affoles! (*Ils s'embrassent longuement. Une rafale s'engouffre par le balcon et agite la flamme des lampes. Ils se détachent l'un de l'autre et restent tous les deux pensifs et troublés. Puis Mary reprenant sa voix naturelle :*) Qu'as-tu donc, John?... si tu savais combien ton baiser m'a troublée!... Je suis restée toute chose, tant l'illusion a été complète!... Il me semblait absolument être la jeune fille d'alors!... Mais viens ici, John... Pourquoi restes-tu si loin de moi?... Ton cœur est déjà parti ailleurs? Tu me trahis déjà, avec tes vilaines pensées que je ne connais pas?... Méchant!...

JOHN (*rêveusement*).

Non! je ne te trahis pas... Mais je pense à ta petite âme sans défense, qui ne se donne

vraiment que quand on s'empare d'elle avec violence... Et ton corps aussi. C'est étrange ! Il me paraît être à la merci du premier venu qui voudrait le conquérir brutalement.

MARY

Non ! non ! Tu ne peux pas croire un mot de ce que tu viens de me dire !

JOHN

Mais si, tu es et tu seras toujours à la disposition des voleurs, comme le rez-de-chaussée d'une villa isolée dans la campagne... Par une soirée d'orage comme celle-ci, ta volonté n'existe plus... Je te l'ai prouvé tout à l'heure !

MARY

Voilà que tu me reproches mon illusion enfantine (*A ce moment, une rafale violente éteint les deux lampes*).

JOHN (*se précipite vers le balcon pour fermer les volets, en criant*) :

Pierre ! Jean ! Rosina !... Où sont-ils donc ?...

Personne ne répond !... La maison semble absolument déserte !...

MARY

Je t'en supplie, John !... ferme les volets ! Nous allons être inondés !...

JOHN (*après avoir fermé les volets.*)

Mais je n'y vois guère !... Jean ! Pierre !... (*Il s'approche, à tâtons, du divan, et, embrassant Mary, qui sursaute au baiser*) : Ne tremble pas ainsi !... Tu as eu peur ? .. C'est moi ! Tu ne reconnais pas ma bouche ?... (*Le fantoche de droite commence à ronfler.*)

MARY

Oh ! John !... J'ai peur !... Appelle vite les domestiques et fais rallumer les lampes.

JOHN (*lui caressant les cheveux*).

Ce n'est pas la peine... Nous sommes très bien ainsi... (*Un silence coupé par le bruit des rafales.*)

Mary, écoute... Je ne suis pas John... John est là, devant nous,... il dort... C'est moi, moi... Tu sais bien qui... Nous pouvons nous aimer, enfin !... C'est moi ! C'est moi, Paul... Je viens ce soir t'embrasser avant de partir... Oh ! je ne sais pas si je reviendrai jamais !... Juliette est morte ! Elle est bien morte !... Mais je n'aime que toi, Mary !... Donne-moi ta bouche !... Ta bouche !... (*Il l'embrasse avec passion.*)

MARY (*se détachant de John, avec un grand cri :*)

Non ! Non ! Non ! C'est affreux !... C'est affreux !... Tu me rends folle !... Pierre ! Jean ! (*Les domestiques se précipitent dans la salle.*)

JOHN (*avec une froideur voulue*).

Pierre, allumez vite les lampes et assurez les volets. (*Ils restent tous les deux silencieux, haletants, tandis que les domestiques exécutent cet ordre.*)

MARY (*dès que les domestiques sont sortis.*)

C'est méchant, c'est horrible, ce que tu viens de faire!... Je ne te le pardonnerai jamais!...

JOHN (*avec désinvolture, et marchant dans la salle*).

Ah bah! C'est une petite farce, Mary... Pas grave, voyons!... Au fait, tu n'as jamais pu t'habituer à vivre avec mes fantoches... Je devais le prévoir!

MARY

Comment peux-tu dire cela, John?... Je les ai trouvés toujours très intéressants...

JOHN

Je le sais... Aussi n'est-ce pas de mon invention que je te parle... Tu as toujours pris une part très vive à toutes mes occupations intellectuelles... C'était naturel, car cela rentrait dans les devoirs d'une compagne intelligente... Tu

t'es intéressée aussi, très sérieusement, aux résultats de mes études scientifiques...

MARY

Je suis même très heureuse d'avoir appris de toi tous les secrets du nouveau mécanisme dont tu es l'inventeur....

JOHN

Ce n'est pas de lui qu'il s'agit, mais plutôt de son application sentimentale... Je suis sûr que tu as trouvé saugrenue et absurde l'idée que j'ai eue de mêler ainsi mes fantoches à notre vie intime et à notre amour...

MARY

Tu as donc oublié notre première soirée passée dans la villa !... Ai-je assez pouffé de rire, lorsque Monsieur Prudent a toussé violemment trois fois, au bruit de nos baisers !...

JOHN

Oui... Mais je me souviens aussi qu'au fond tu étais plutôt énervée qu'amusée...

MARY

Ce n'est pas vrai... J'ai vraiment ri de bon cœur... Parfois, je le reconnais, leur présence me crispe les nerfs...

JOHN

Quand il y a beaucoup d'électricité dans l'air... Comme ce soir, n'est-ce pas ?

MARY

Oui.

JOHN

Oh ! ma petite dynamo !... Tu es à la merci du premier orage qui te détraque !...

MARY

Je sais bien que tu méprises les femmes ! (*Exagérant sa mélancolie*) Et tu me considères comme l'un de tes fantoches...

JOHN

Le plus beau de tous. (*La taquinant*) Au fait, vos mécaniques sont identiques... Et c'est toujours l'électricité qui fait vibrer vos nerfs comme des fils bons conducteurs de volupté... C'est pour cela que j'aime les avoir tous deux (*en indiquant les fantoches*), parmi nous, les soirs orageux comme celui-ci... Je trouve dans leur présence un prodigieux excitant pour le cœur ! C'est comme un alcool, pour mon amour... Il le réveille et le grise...

MARY

Je sais... Ça t'émoustille de m'embrasser derrière le dos de Madame Prunelle et sous le nez de Monsieur Prudent...

JOHN

Et toi, pas ?...

MARY

Non ; moi, je préfère qu'il n'y ait personne

dans la chambre quand tu me serres dans tes bras. Mon cœur n'a pas besoin d'excitants, grâce à Dieu !

JOHN

Dis plutôt que tu le laisses tout simplement dormir, ce cœur, dans ta poitrine, tout en permettant à tes lèvres de s'amuser avec mes baisers, comme avec des friandises que l'on grignotte quand on n'a pas d'appétit...

MARY

Méchant ! Tu sais bien que je t'adore !...

JOHN (*ironique*).

Tu devrais être reconnaissante à monsieur et madame, (*Indiquant les deux fantoches*) qui se donnent la peine de redoubler la chaleur de mes baisers !

MARY

Ils m'exaspèrent comme des visites importunes et encombrantes !

JOHN

Ils résument et remplacent pour moi toute l'humanité, si bien que je ne désire plus revoir mes semblables, quand je suis près de toi et... avec eux...

MARY

C'est mal... Il vaudrait beaucoup mieux voir quelqu'un, de temps en temps... Cela distrait et détend les nerfs. Sans quoi, on finit par se perdre en d'absurdes imaginations. Tu serais moins sombre si tu voyais du monde !...

JOHN

Et toi, ma petite Mary, tu serais moins rêveuse si tu pouvais faire la coquette et te laisser faire la cour... (*Riant*) Tiens... en voilà, du monde !... Ils me donnent une idée exacte de tout ce qu'il y a hors de notre amour ; toute la réalité affreuse : devoir, argent, vertu, vieillesse, monotonie, ennui du cœur,

fatigue de la chair, bêtise du sang, lois sociales... que sais-je encore !...

MARY

Moi, je préfère mettre tous ces vilains personnages à la porte !

JOHN

Pas possible, du moment qu'ils sont en nous... Il faut, au contraire, leur jouer de vilains tours en les faisant agir à notre guise. C'est derrière leur dos et presque sous leur nez, qu'il faut jouir de l'amour tout entier, avec sa fièvre d'aventure et d'inconnu, son parfum de révolte, de danger et d'impossible, sa violence et ses façons lestes de voleur surpris... Je suis sûr de garder ainsi mon amour toujours vivant et chaud.

MARY

Tu es trop compliqué et trop intelligent pour une petite femme comme moi, qui t'aime très bêtement... beaucoup... beaucoup !...

JOHN

Je ne suis pas compliqué du tout... Je veux simplement avoir près de moi, quand je t'embrasse, des tableaux très précis de la laideur de la vie, pour filer en plein rêve avec toi... Tout à l'heure, en quittant le balcon, tu t'es laissée prendre, toi aussi, par la stupide gravité de ces deux fantoches, n'est-ce pas?,... Et tu as sursauté, tant ils avaient l'air vivants. (*Un silence.*) Vraiment, tu ne trouves pas que leur odieuse présence donne une beauté fascinante à la mer, aux nuages, aux navires, aux oiseaux et à ces étoiles qui plongent à l'horizon?...

MARY

Je préfère que tu ne trouves de beauté que dans les yeux de ta petite Mary! .. (*M. Prudent ronfle bruyamment.*)

JOHN (*se retournant vers le fantoche*).

Assez ronflé! (*Riant*) finis-là!... (*Il se tourne vers Mary, qui se couvre les yeux en répri-*

mant un sanglot). Allons ! De la gaîté, Mary !... (*S'approchant de la fenêtre.*) L'orage est presque passé !... Tu te sentiras un peu mieux, maintenant. (*Ses sanglots redoublent. John se retourne et s'approche d'elle.*) Tiens ! Tu m'en veux encore ?... Je vais te faire un grand plaisir... Nous allons nous débarrasser de ces deux monstres qui te font si peur ! (*John, avec calme, soulève dans ses bras le fantoche.*) Voyons... aide-moi ! Nous allons les lancer par la fenêtre ! Ils sont désormais inutiles !... Aide-moi, Mary ! (*Mary l'aide à soulever le fantoche de M. Prudent, qu'il traîne jusqu'au balcon. Ils ouvrent les volets, et l'on entend le bruit de la pluie et des voix de pêcheurs sous le balcon.*) N'est-ce pas qu'il est drôle, ton mari ?... Allons ! aide-moi à le flanquer par la fenêtre, ce vilain mari qui ronfle toujours, quand tu joues du piano !.., Vlan !... (*Ils rentrent. John, désinvolte et très gai. Mary les yeux inquiets, riant nerveusement et comme hypnotisée*). Quant à la mère

Prunelle, je m'en chargerai tout seul... Après tout, elle n'était pas encombrante !... Je lui dois les plus belles de tes caresses... (*Il soulève le gros fantoche, et, pouffant de rire, il le lance à la mer. Au même moment, de grands cris éclatent sur la plage.*)

VOIX DE PÊCHEURS

Un homme à la mer !... Au secours !... On a jeté deux hommes à la mer !...

MARY (*éclatant de rire, et toute réjouie d'une gaîté sereine et enfantine*).

Ah ! c'est vraiment très amusant !... Voilà qu'ils prennent les fantoches pour des suicidés !... Ah ! ah !...

JOHN

Ça c'est embêtant... Je n'avais pas prévu les pêcheurs !

VOIX DE PÊCHEURS

Oui ! deux hommes !... Oui ! Ils sont tom-

bés de la villa !.. Je l'ai bien vu, qu'on les jetait à la mer !... J'ai vu, sur ma parole, Monsieur Wilson qui les jetait à la mer !

JOHN

Ça se complique... Cela va devenir grave !... (*Très inquiet*) Pierre !... Jean !... (*Les domestiques apparaissent*) Pierre, allez donc voir ce qui se passe. J'ai lancé par la fenêtre les deux fantoches et l'on est en train de crier au crime !... Il faut aller vite leur expliquer cela !...

SCÈNE III

JOHN, MARY, PIERRE, MATELOTS

JEAN (*entrant par la porte du jardin*).

Monsieur... les pêcheurs sont à la grille ! Ils veulent entrer... ils crient que vous avez jeté deux hommes par la fenêtre...

JOHN

Eh bien ! expliquez-leur la chose sans ouvrir... Barricadez même la grille !

PIERRE (*regardant par la fenêtre qui donne sur le jardin*).

Trop tard, monsieur ! Ils ont forcé l'entrée !... Ils crient tous comme des fous !...

MARY (*angoissée, sur le balcon*).

Il y a deux barques..... On va repêcher les fantoches !... (*On voit au dehors un rougeoiement d'incendie.*) Ils ont allumé un grand feu sur la plage !

PIERRE (*aidé de Jean, tient fermés de toute sa force les volets de la porte qui donne sur le jardin*).

Nom de Dieu ! Ils sont nombreux !... Ils vont briser la porte !... (*Criant*) Attendez ! Je vais ouvrir ! Ce n'est pas un crime !... C'est une farce !... (*La porte éclate et les matelots entrent violemment.*)

JOHN

Eh bien ! Qui vous permet d'entrer ainsi, en brisant la grille et en défonçant la porte ?...

TOUS LES MATELOTS

Mais on vous a vu, Monsieur Wilson !... Vous avez lancé par la fenêtre deux cadavres !...

On vous a vu !... On vous a vu !... Moi, moi je vous ai vu !...

JOHN

Silence ! Il n'y a pas moyen de s'entendre !... Vous faites un tel bruit !... Je vous dis que ce ne sont pas des cadavres ! Je ne suis pas un assassin, et je n'ai jamais lancé d'hommes par la fenêtre !... Ce que j'ai jeté à l'eau, vous allez bientôt le voir, quand on l'aura repêché !... D'ailleurs, comme vous pouvez le constater, nous sommes tous ici, les habitants de la villa... Ma femme et moi, et mes trois domestiques. Alors, quels sont les assassinés ?

UN MATELOT

J'ai bien vu que vous jetiez un corps à la mer !...

UN AUTRE MATELOT

Deux cadavres !

(*A ce moment un grand cri monte de la plage. Tous se précipitent dans le jardin, tandis que John*

et Mary, assis sur le divan, ont l'air très ennuyés. Quatre marins entrent et déposent sur des chaises les deux fantoches ruisselants.)

JOHN

Tenez ! Les voilà, mes deux victimes !...

(*Ebahissement général. Jean s'approche du fantoche de M. Prudent et touchant un bouton le met en mouvement, si bien qu'il tousse à plusieurs reprises. — Les matelots, crient, gesticulent violemment.*)

QUELQUES MATELOTS

C'est un fou !... Monsieur Wilson est fou!...

RIDEAU.

TROISIÈME ACTE

Dans le salon de la villa Monbonheur. — Dix heures du matin. Le balcon à gauche et la porte vitrée qui donne sur le jardin sont ouverts à la brise marine. — Le soleil éclatant comme un grand cœur d'or massif est suspendu, en ex-voto, sur la mer vêtue de bleu qui balbutie des prières sur la plage, telle une fillette à l'église, attentive et distraite, tour à tour, dans l'éblouissement de la Fête-Dieu.

SCÈNE I

ROSINA, PIERRE, *puis* MARY, JOHN, UN MATELOT (*dans la coulisse.*)

ROSINA (*à Pierre, qui met de l'ordre dans le salon.*)

Et les fantoches ?

PIERRE

Monsieur a donné l'ordre de les remiser au grenier.

ROSINA

Ils sont dans un bel état !...

PIERRE

Ils ont déteint cette nuit ; je les ai vus tout à l'heure. Ils ont l'air d'avoir vieilli tous les

deux. Mais la mécanique est excellente !... J'ai constaté qu'ils ronflent à merveille, comme avant leur naufrage.

VOIX D'UN MATELOT

Oh ! là !... Il n'y a personne là haut ? Nous avons une lettre pour Madame Wilson !

PIERRE (*s'approchant du balcon*).

Je viens... Je descends... (*Il sort par la porte donnant sur le jardin.*)

MARY (*apparaissant à la porte de gauche*).

Rosina... est-ce Pierre qui est descendu ?..

ROSINA

Oui, madame ; il est allé prendre une lettre pour madame.

MARY

Une lettre pour moi ? C'est le facteur ?

ROSINA

Non, madame... C'est un matelot qui vient d'aborder avec un canot de l'escadre.

MARY (*sursautant*).

Le matelot a prononcé mon nom, ou celui de Monsieur ?

ROSINA

Le nom de madame.

PIERRE (*entrant, donne avec empressement la lettre à Mary*).

Voici, madame.

JOHN (*entrant par la porte de gauche*).

Vous oubliez donc, Pierre, que l'on doit toujours présenter les lettres sur un plateau ?

PIERRE

Oui, monsieur... Monsieur voudra m'excuser... (*Il sort avec Rosina.*)

SCÈNE II

JOHN, MARY

JOHN (*d'un air distrait, après avoir jeté un coup d'œil sournois à Mary, qui regarde avec embarras et curiosité sa lettre, avant de l'ouvrir.*)

De qui, cette lettre ?...

MARY (*après avoir ouvert la lettre d'une main tremblante et avoir regardé la signature*).

De M. Paul de Rozières... Elle vient du *Formidable*. (*Elle s'assied, sous le poids d'une émotion violente.*)

JOHN (*avec un air distrait, en feignant l'indifférence*).

Ah !...

MARY

Il m'annonce son arrivée ; il sera ici dans

une heure... Il me parle de Juliette ; il voudrait aller voir sa tombe.

JOHN

Ah !

MARY (*avec angoisse*).

La lettre est profondément triste...

JOHN (*après avoir chiffonné un journal qu'il tenait entre les mains, se tourne brusquement vers Mary.*)

Eh bien !... Mary, voyons... qu'est-ce qu'il t'arrive de si grave ?... Pourquoi trembles-tu ainsi ? (*Avec irritation*) Ce que je vais te dire est peut-être très bête. Tu prendras ça pour une scène de jalousie... Soit, mais il faut absolument que je te le dise, pour que je sache à quoi m'en tenir sur tes sentiments... Tu viens de recevoir une lettre d'un inconnu, ou plutôt d'un monsieur quelconque...

MARY

Un monsieur quelconque ?... Monsieur Paul est un ami...

JOHN

Eh bien ! Tu reçois la lettre d'un ami... une lettre mélancolique... Entendu. Elle parle de Juliette... Ce n'est pas une raison pour être aussi agitée que tu l'es !... Tu trembles devant moi comme une coupable... Vraiment, je ne te comprends pas !

MARY

Je ne suis pas coupable, John... tu le sais bien. Tu as tort de t'irriter !

JOHN

Eh bien ! donne-moi cette lettre !

MARY

Non, mon ami... Je ne puis pas... Elle est absolument confidentielle et elle ne concerne que Juliette...

JOHN

Donne-moi cette lettre ! (*Il saisit les mains de Mary et après une lutte brève, lui arrache la*

lettre. Mary éclate en sanglots.) Quelle enfant tu fais !... Tu pleurniches au moindre geste ! C'est absurde et irritant !... (*Il jette la lettre sur un guéridon et s'approchant de Mary, l'embrasse avec tendresse.*) Voyons, ma petite Mary... Il ne faut pas pleurer !... Je ne tiens pas du tout à savoir ce que contient cette lettre !... Elle ne m'intéresse pas le moins du monde !... Mais tu comprends parfaitement que ton attitude inquiète et angoissée de tout à l'heure était faite pour m'exaspérer... Au reste, je suis très nerveux, depuis quelque temps, et je finis par croire que l'air de la mer m'est pernicieux. Nous devrions même partir, aller quelque part... en voyage !... Je ne sais pas... Mais il me semble que cette plage doit nous porter malheur !

MARY

Oh ! mon John !... faut pas être superstitieux à ce point ! Comment ! Tu voudrais quitter ce pays idéal où nous avons passé les plus

beaux jours de notre vie ?!... Tu sais bien que nulle part ailleurs nous n'avons eu autant de bonheur !... Veux-tu donc me donner un tel chagrin ?...

JOHN

Je comprends parfaitement que tu sois attachée à ce pays, rempli, pour nous, de souvenirs délicieux... Mais je sais aussi que le bonheur est partout où l'on s'aime, et, du moment que nous partons ensemble, tu n'as plus rien à regretter.

MARY

Je ne regrette rien, John, quand je suis près de toi ! Le bonheur ou le malheur ne peuvent me venir que de tes lèvres... Mais j'aurais bien de la peine si je quittais la pauvre Juliette !... Tu le sais, chaque matin je lui porte des fleurs... Cela fera plaisir à Monsieur Paul... Il doit l'aimer encore affreusement. On le voit à sa lettre !...

JOHN

Je ne crois pas aux phrases de ce monsieur qui n'a jamais su m'inspirer la moindre sympathie... Et je serai même enchanté de ne pas le revoir.

MARY

Tu es trop sévère pour lui... Au fond, il ne m'est pas plus sympathique qu'un autre... mais tu comprends bien que je dois accomplir les dernières volontés de ma pauvre Juliette !

JOHN

Bien... c'est entendu !... J'ai compris ; ce sera vite fait !... Et nous partirons aussitôt après.

MARY

Quand donc ?

JOHN (*froidement*).

Nous pouvons partir ce soir même... Pourquoi attendrions-nous davantage ?...

MARY

Non, non, chéri... C'est fou ! C'est impossible !... Nous ne sommes pas prêts !... Et puis, tu ne seras pas si méchant !... Moi qui espérais retourner encore avec toi dans le petit golfe des crabes ! (*Elle l'embrasse avec câlinerie en laissant sa bouche fureter sur le visage et sur le cou de John.*) Tu as donc tout oublié?... Et le plaisir de nager ensemble, côte à côte?... Nous ne retournerons jamais plus dans la petite grotte ?... Songe donc !... Veux-tu que nous y allions ce soir ?

JOHN (*alangui par les caresses de Mary*).

Ce soir, non... ma petite sensuelle. C'est impossible !...

MARY

Oh !... Voilà tout mon bonheur gâché !... Tu le sais, je ne suis vraiment heureuse que quand je suis seule à seul avec toi... très loin, dans la mer !... Hier... tu te sou-

viens, sur les pierres plates de la grotte ?... L'eau était très basse, et l'on était si bien sur ce fond tapissé de mousse !... Nous étions assis comme dans une baignoire !..

JOHN (*avec câlinerie*).

Tu avais l'air d'une jolie rainette...

MARY (*en applaudissant, d'un air enfantin*).

Oui ! Appelle-moi rainette !... Et puis, tu m'as dit autre chose... Que ma peau avait la blancheur nacrée des coquillages, n'est-ce pas ? Tu as de si jolis mots, quand tu m'aimes !... Parce que tu ne m'aimes pas toujours de la même façon !... Tu m'as dit que j'avais des souplesses frétillantes d'anguille et tu as trouvé que mes mollets avaient des reflets squameux dans l'eau... Et tu m'as si bien étourdie de baisers, que je t'ai obéi comme une petite sotte !.. (*Avec des moues coquettes*) Oh ! tu m'as poussée à faire des choses très graves et défendues, dans

la grotte !... L'on était si bien serrés côte à côte dans notre petite baignoire verte !... Comme tes caresses étaient bonnes !... J'avais si peur que la mer n'emportât notre petit canot !... Nous n'aurions jamais pu retourner à la plage ! Heureusement, c'était un joli petit canot obéissant et fidèle comme une servante en sentinelle !... Mais toutes ces choses ne t'intéressent pas, aujourd'hui, et tu as déjà tout oublié !...

JOHN (*les yeux noyés d'une ivresse voluptueuse*).

Ce n'est pas vrai... Et j'aime t'entendre mordiller ainsi tes souvenirs de volupté comme si tu mangeais des œillets rouges ! .. Mais je me souviens aussi que tu m'as oublié tout à coup pendant quelques instants, pour suivre le petit garçon mi-nu, couleur de bronze, qui vint nous offrir ses lampotes !...

MARY

J'avais une telle faim !... J'en ai mangé un tas !...

JOHN

Ce n'était pas une raison pour oublier si tôt nos caresses !...

MARY

Moi, les baisers, cela me donne de l'appétit !

JOHN

Quelle matérialiste !

MARY

Pas du tout... Et tu sais bien que je suis capable de passer des jours et des jours détachée de tout ce qui m'entoure, en savourant un souvenir, une pensée, un mot de toi !... Ce délicieux petit golfe, je l'aurai toujours sous les yeux, dans ma mémoire, dans mon âme ! Ce souvenir restera pour moi comme un coin de paradis où je me réfugierai quand tu ne m'aimeras plus... Je sentirai toujours cette mer bleue qui pousse dans mon cœur ses petites vagues paresseuses, tout alanguies d'a-

mour et de mélancolie... Mes veines sont toutes pleines de la chaleur parfumée de cette caressante après-midi !... Oh ! mon John ! pourrons-nous goûter encore cette joie ? Crois-tu qu'une heure aussi belle suffise à nourrir de bonheur une vie entière ?... Oh ! si cela était possible !... Je ne veux plus d'autres voluptés !... Elles ne sauraient me griser autant !...

JOHN

Non, petite... Tu as tort !... Il ne faut pas laisser vieillir notre cœur sur place. Il faut le distraire continuellement. Nous nous aimerons ailleurs, sur d'autres plages, au bout du monde, ailleurs, toujours ailleurs, fût-ce même dans la mort !...

MARY

Quel vilain mot tu as prononcé ! Moi, quand je suis heureuse quelque part, je n'aime pas du tout m'en aller... Je suis heureuse ici, je voudrais y rester. Hier, j'ai touché le fond

de la joie et aujourd'hui encore je me sens dans le bonheur comme un poisson dans la mer... Si tu m'embrasses, je puis me tourner de tous les côtés et je trouve partout du plaisir... Comme les petits poissons, vois-tu... Je plonge, la tête la première, puis je la relève et, d'un tour de reins, très lent, je remonte vers la surface... Partout, autour de moi, je ne touche rien qui ne soit doux, velouté et délicieux, comme les parois des rochers, toutes feutrées d'algues.

JOHN

Crois-tu que nous serons toujours aussi heureux ?... Ne te fatigueras-tu pas de ce bonheur sans limites et sans danger ?...

MARY

Non, non, mon John !

JOHN

Il arrive parfois, ma chère Mary, une chose terrible en amour... On est malade, au lit..

La voix d'une femme chère vous berce longtemps l'esprit en lisant un beau livre...

MARY

Je ne comprends pas... Explique-moi.

JOHN

Tu as sans doute éprouvé cela. Eh bien ! la douceur monotone de la voix, le rêve qui s'est évaporé des phrases du livre... et puis autre chose encore... le parfum de mélancolie qui monte de la soumission dévouée de la lectrice... tout cela assoupit peu à peu le malade.

MARY (*attentive*).

Tu trouves que l'on est malade, quand on aime ?...

JOHN

Oui et non... Laisse-moi t'expliquer. Aussitôt la lectrice se lève et sort de la chambre à pas de loup. Elle s'en va respirer un peu d'air pur, un peu de gaîté et de santé en plein

soleil... Le malade, vois-tu, ouvre alors instinctivement les yeux, et, se retrouvant seul, tout seul dans la pénombre de la chambre, il oublie son mal, qui lui est devenu familier, pour une autre souffrance qui lui était inconnue. Voilà, ma petite Mary, ce qui se passe dans nos cœurs quand l'amour s'en va à pas feutrés. (*Mary baisse la tête et demeure silencieuse.*)

Mary, il faut vite m'embrasser, sans quoi tu vas me donner de méchantes pensées...

MARY (*s'élance et l'embrasse passionnément*).

Je t'aime, je t'aime, mon John, et je suis heureuse de te rendre heureux par mon amour !

JOHN

Et bien, tu vas me le prouver en faisant immédiatement tes malles... Nous partons à une heure quarante ; les domestiques nous suivront plus tard. (*Il se promène dans la chambre, puis se retourne et voit avec dépit Mary immobile,*

les yeux pensifs, perdus sur la mer.) Ça ne te va pas, Mary ?...

MARY

Oh ! mon John !... Il faut bien que je voie auparavant M. Paul de Rozières !...

JOHN

Tu ne le verras pas !

MARY

Je ne puis pas .. Je ne puis pas !...

JOHN

Et pourquoi donc ?... Je veux... j'exige que tu ne le reçoives pas, ce monsieur !... J'ai bien le droit de t'imposer mon désir... Et te voilà prête à me donner une vive douleur pour satisfaire un simple caprice !...

MARY

Non, non, ce n'est pas une douleur que je te donne ! Et ce n'est pas d'un caprice qu'il

s'agit là!... J'accomplis tout simplement un devoir.

JOHN

Ah bah !... Quel devoir ?... Sache-le bien, notre amour dépend de l'acte d'obéissance que j'exige de toi !

MARY

Oh ! mon John !... Je ne puis t'obéir !

JOHN

Tu tiens donc beaucoup à cet imbécile ?

MARY

Non ! non !

JOHN

Eh bien ! Tant mieux ! Mais il me faut te dire ma pensée intime... Tu ne m'aimes plus comme autrefois, je le sens, et tu es prête à en aimer un autre. Cet autre sera Paul ou quelque inconnu, peu importe. Toujours est-il que j'ai de fâcheux pressentiments, et je ne veux absolument pas que tu voies ce monsieur.

MARY

John ! John !... Qu'as-tu ?... Tu ne peux penser ce que tu viens de me dire !

JOHN (*se dégageant de l'étreinte de Mary*).

Je veux être franc avec toi... Moi aussi, je ne t'aime plus comme autrefois. Moi aussi je n'éprouve plus le même plaisir à tes baisers...

MARY (*s'accrochant à lui*).

Non ! non ! Ne dis pas ça !... C'est horrible !... Ne prononce plus ces mots ! Je t'aime toujours !... Je n'aimerai que toi !...

JOHN

Non, Mary !... Ce que je te dis est vrai... Mais cela n'a pas d'importance, vois-tu, parce que je te désire encore assez pour disputer ton corps et ton amour à qui que ce soit !... Nul ne pourra toucher à tes lèvres ! Quand à *lui*, il t'aura moins que tous les

autres !... Et d'abord, c'est entendu ; commençons par filer !... Tu ne le verras pas, sache-le bien ! (*Mary éclate en sanglots*) Mary ! Mary ! je t'en supplie ! Ne pleure pas ! (*Avec ironie, en souriant*) Ah ! bon !... C'est le bouton des larmes que j'ai fait jouer sans le vouloir !... C'est vraiment bizarre, ce que tu ressembles à mes fantoches, ma petite Mary ! (*Puis s'assombrissant tout-à-coup*) Assez !... voyons ! Je... ne... veux pas que tu pleures, car je finirais par croire des choses absurdes ! (*Il l'embrasse violemment et la suffoque presque, avec un baiser brutal, en lui mordant les lèvres*)

MARY (*criant*).

Aïe ! Tu m'as fait mal !

JOHN (*lui serrant voluptueusement la gorge avec une cruauté grandissante*).

Tu vois : c'est bien facile !... Je n'aurais qu'à serrer un peu plus et la mécanique serait

brisée... C'est doux de te serrer ainsi la gorge !... Je sens... oui, je sens que je ne t'aimerai que morte !...

MARY

Oui, oui, mon John... Comme tu aimes .. (*suffoquée*) Juliette !...

JOHN (*abandonnant Mary, regarde à sa montre*).

Peut-être !... (*Un silence*). En tout cas, c'est entendu ; nous partirons à une heure quarante... Je vais à sa rencontre. C'est la seule façon de t'éviter sa visite. (*Puis, en scandant les mots avec un ton volontaire où perce un peu d'angoisse*) D'ailleurs, si Monsieur de Rozières venait ici avant mon retour, tu t'en débarrasserais au plus vite en lui annonçan notre départ immédiat !... C'est compris, Mary ?

MARY

Oui... (*Puis, d'un ton de doux reproche.*) Tu ne m'embrasses pas ?... (*John la salue d'un geste machinal.*) Adieu, John !... (*Après un silence*) Rosina !... Rosina !...

SCÈNE III

MARY, ROSINA

MARY

Rosina entre.) Préparez ma petite malle et celle de monsieur... Nous partons à une heure quarante. Il faut que tout soit prêt à une heure. (*S'apercevant que Rosina regarde dans le jardin*) Que regardez-vous ?

ROSINA

Oh ! rien, madame !... Monsieur est bien pressé ! Il a oublié sa canne... Et je crois qu'il s'est trompé de chemin.

MARY

Pourquoi donc ?

ROSINA

Mais oui, madame... Pour descendre au port, il va faire un grand détour, au lieu de prendre le petit sentier... C'est beaucoup plus long... Ah ! madame ! On sonne à la grille !... C'est Monsieur qui rentre, sans doute...

MARY (*se levant avec angoisse, s'approche de la porte qui donne sur le jardin*).

Non... non... Dieu ! c'est... (*en se tournant vers Rosina*) c'est Monsieur de Rozières !... Rosina, vous pouvez vous en aller. (*Elle recompose ses cheveux en désordre devant le miroir, en cherchant à maîtriser son émotion et, se tourne vers la porte du jardin.*)

SCENE IV

MARY, PAUL

PAUL

Bonjour, madame Wilson !... Je suis enchanté de vous revoir après une si longue et douloureuse absence !.. (*Il lui baise la main.*) Mais je vous retrouve bien portante et j'en suis ravi.

MARY

Bonjour, Monsieur de Rozières... Je vous remercie de votre lettre si aimable.

PAUL

Et Monsieur Wilson va bien ?

MYRA (*avec angoisse*).

Très bien ; merci. Mon mari vient de sortir... Vous avez dû le rencontrer.

PAUL

Non... (*avec lenteur*) Je ne l'ai pas rencontré, mais je l'ai vu partir... (*A un mouvement de surprise de Mary*) Excusez, madame... je vous avoue franchement que j'ai guetté son départ, derrière le mur du jardin...

MARY

Oh ! (*avec angoisse et colère*) Et pourquoi donc, Monsieur?

PAUL

Veuillez me pardonner cette audace qui vous offense justement. C'est pourtant très simple... Je voulais parler, seul à seule avec vous... de notre chère Juliette !... Mais (*avec tristesse*) je me suis trompé. Ma visite vous importune. Suis-je tombé mal-à-propos ?...

MARY

Non, monsieur Paul. Veuillez vous asseoir. Il y avait bien longtemps que je songeais à cette rencontre !... Veuillez excuser mon agitation, mais votre présence, vous le comprendrez facilement, remue en moi un tel flot de souvenirs tristes, qu'il m'est presqu'impossible de retenir les larmes ! (*A un mouvement de Paul*) Oh ! ne parlez pas ! Je vous en prie !... J'ai tant de choses à vous dire, et nos instants sont comptés !... Je désire que mon mari ne vous trouve pas ici. (*Elle sursaute d'angoisse.*)

PAUL

Mais, madame, je ne pensais pas que ma visite pût vous causer tant d'émoi !

MARY

Oh ! ne vous préoccupez pas de ça !... Comme vous le savez, hélas, Juliette n'a guère

eu la force de parler longtemps, avant de mourir... Elle m'a suppliée de vous dire que sa dernière pensée était pour vous, et qu'elle vous donnait son dernier soupir, avec toute la passion de son âme et de son corps...

PAUL (*feignant une douleur violente, et lui embrassant les mains*).

Merci... merci, madame! Je n'oublierai jamais la douceur que vos paroles versent dans mon cœur en ce moment!

MARY

Vous l'aimez toujours, n'est-ce pas, cette pauvre Juliette?... Si vous aviez vu comme elle était belle, tragiquement belle!... Son pauvre corps était brisé et tout meurtri quand on l'a retiré de l'eau... Mais son visage était intact, d'une pâleur vraiment idéale... Oh! que j'ai embrassé ses joues, ses pauvres joues!... Elles avaient la froideur des perles!...

Et ses grands yeux ouverts, encore gonflés de larmes, vous cherchaient dans l'espace... Je l'ai embrassée pour vous, monsieur Paul.

PAUL

Merci, madame... Mais pourquoi tremblez-vous ainsi !

MARY

Oh, non... Rien.. Ne vous en souciez pas !... Mais si, il vaut mieux que je vous le dise !... Je tremble... parce que John va rentrer d'un moment à l'autre !

PAUL

Eh bien... je crois qu'il sera heureux de me revoir.

MARY

Non, voilà... C'est long à vous raconter... Bref, vous avez inspiré une absurde jalousie à mon mari !...

PAUL

Vrai ? C'est absolument extravagant !... Et d'où lui est-elle venue ?

MARY

Je ne sais trop... En réalité, il n'a jamais eu de sympathie pour vous et il m'a défendu de vous revoir... Aussi, partez, Monsieur Paul ! Je vous en supplie... partez avant qu'il ne rentre !

PAUL

Comment voulez-vous que je parte après ce que vous venez de me dire ?... Le souvenir de ma bien-aimée est attaché à vous, et je n'éprouve plus de joie qu'à vous entendre parler d'elle...

MARY

Merci... Mais partez, de grâce !

PAUL

Oui mais jurez-moi que vous essaierez de me revoir... Dites-moi, je vous en prie, quand il me sera possible de parler avec vous de notre chère Juliette...

MARY

Oui, oui... Je vous enverrai tout ce que j'ai gardé d'elle... Oh ! presque rien... Mais cela vous fera plaisir !... Ce joli chapeau blanc qu'elle avait le dernier soir, vous souvenez-vous ?...

PAUL

Oui, je me le rappelle très bien !... Une mouette qui avait l'air de planer, les ailes grandes-ouvertes...

MARY

... Le bec tendu en bas, comme pour plonger dans ses grands yeux si frais et purs, qui avaient la couleur et le charme de la mer... Ah ! il me serait si doux de parler d'elle longuement avec vous !... Mais... c'est impossible, aujourd'hui. (*Guettant avec une grandissante inquiétude la grille du jardin.*) Partez... parlez, Monsieur de Rozières ! Je vous en prie !... Il ne doit pas vous trouver ici !...

PAUL (*après un silence*).

Mais veuillez donc me dire l'origine de cette inexplicable jalousie...

MARY

C'est si fou, si enfantin, que vous aurez de la peine à le croire... Voilà : il m'est arrivé de parler souvent de Juliette et de vous, durant votre voyage... Et peut-être vous ai-je défendu, sans le vouloir, avec trop d'empressement... Je songeais à votre affreuse solitude au-delà des mers... Mon cœur qui ne s'est jamais consolé de la mort de Juliette, se reposait un peu en songeant que vous l'aimiez toujours passionnément... Et j'attendais avec angoisse votre retour, pour être sûre de votre fidélité et aussi pour vous consoler un peu en vous racontant les derniers instants de cette chère âme que vous avez fait tant souffrir... Oh ! sans le vouloir !... Et bien malgré vous !... Il me semblait aussi que ce n'était pas juste ..

vous tout seul et si loin, avec votre gai sourire d'autrefois effacé par les larmes !... Ah ! l'affreuse douleur !... (*Elle pleure doucement, oublieuse.*)

PAUL

Vous avez donc souffert un peu, en pensant à moi ?...

MARY (*essuyant nerveusement ses larmes et reprenant un ton de froideur réservée*).

Non... non ! Je n'ai pas souffert en pensant à vous !...

PAUL (*s'approchant de Mary, avec chaleur*).

Oh ! pourquoi me cachez-vous cette vérité bien innocente ?... Pourquoi tremblez-vous ainsi ?... Avez-vous peur de moi ?... Vous savez que je serai désormais pour vous plus qu'un ami dévoué et..... bien plus qu'un frère...

MARY

Taisez-vous ! Taisez-vous !... C'est affreux, ce que vous voulez me dire !...

PAUL

Mary ! Mary !... permettez-moi de vous appeler ainsi... C'est le nom que vous donne mon cœur !... Ne craignez rien ! Je ne veux que cela !... Je n'ai plus qu'un seul désir... Oh ! bien puéril et pas dangereux !... Je ne désire plus que vous révéler mes sentiments !...

MARY

Non ! non ! Je ne puis vous écouter !...

PAUL

Ecoutez-moi, Mary ! Vous ferez de moi ce que vous voudrez ! Je ne vous reverrai plus, s'il le faut... si vous me le demandez !... Mais sachez au moins que je vous adore depuis longtemps et que je vous bénis de toute ma tendresse et de toute ma passion !

MARY

Quelle tristesse !... (*Les yeux remplis de*

de larmes) Vous l'avez donc oubliée?... Elle qui vous aimait tant!...

PAUL

Pardonnez-moi! Pardonnez-moi, Mary! C'est une force inexplicable, qui m'entraîne vers vous!... Écoutez... Là-bas, votre image et celle de Juliette ont lutté longtemps dans mon âme... Puis, la vôtre s'est tout à coup précisée davantage, en imprimant ses contours dans mes yeux, dans ma chair, dans mon sang!

MARY

Non! non!... Ne le dites pas!...

PAUL

Et l'autre s'est peu à peu effacée dans le brouillard du passé... tandis que votre nom résonnait continuellement à mes oreilles! Toutes les musiques, tous les murmures, les cris discordants même, prenaient la cadence de votre voix. A toute heure du jour et de la

nuit, mon âme aurait voulu dévorer, abolir l'espace qui me séparait de vous ! — Je ne respirais que vous, et la brise même du soir semblait venir de votre éventail lointain, agité là-bas par vos petites mains... si petites qu'elles ne peuvent presque pas suffire à cacher vos grands yeux !...

MARY

Oh ! vous mentez !... Vous n'avez que le désir de jouer avec mon cœur !... Et c'est votre imagination qui vous égare !...

PAUL

Ce n'est pas de l'imagination ! Je n'ai jamais eu d'imagination !... Mon premier rêve c'est vous... vous qui m'emportez au ciel, très haut, jusqu'au paradis de vos yeux ! Vous le savez. je ne suis pas poète pour deux sous !... Ce que je vous dis est bête et mal dit... Et je suis indigne de vous aimer !... Mais vous sentez que je vous aime et que

toutes mes forces, tout mon passé, tous mes souvenirs, viennent rouler misérablement à vos pieds !

MARY

Oh ! laissez-moi !... Le monde est à vous... Je ne suis rien et je ne puis rien pour vous rendre heureux !...

PAUL

Vous le pouvez, Mary !...vous le pouvez!... Le monde est aboli !... (*Après un silence*) Mais vous ne m'écoutez pas !... Oh ! j'étais moins malheureux, là-bas, car je vous avais près de moi sans cesse... et je vous possédais, et je vous caressais à ma guise, sans vous effrayer et sans vous faire pleurer !... Durant ces jours blancs de fièvre, à l'hôpital, la gorge empestée par l'odeur et la présence de la mort... songez que je comptais les heures par la levée des cadavres quotidiens !... Et je trompais mon angoisse en savourant mille fois le souvenir des

derniers instants passés près de vous !... C'était comme une amulette douce et sacrée !... Une petite médaille de la Vierge qui m'a porté bonheur !...

MARY

Vous avez dû bien souffrir !

PAUL

Non ! J'étais heureux ! Etrangement heureux... heureux à crier, je vous le jure !... Le désir de vos lèvres, et la nausée écœurante de ma gorge, et la peur de mourir loin de vous... tout se mêlait en une brûlure grisante qui précipitait mon sang et gonflait mes poumons d'un souffle énorme ! Je vous criais en moi-même tout mon amour, en me mordant les lèvres... Et mon cœur vous appelait avec la monotonie lugubre du soleil et de la mer !...

MARY

Oh ! mon pauvre ami !... mon pauvre ami !...

PAUL

Tout à coup, votre nom passait sous mes yeux, dans mes yeux, comme s'il était écrit sur du papier ! Cent fois je l'ai béni, votre nom qui rafraîchissait ma bouche en s'écrasant comme une orange sucrée entre mes lèvres et coulait tour à tour dans ma gorge avec la fraîcheur du lait !... J'ai revécu ainsi ma dernière soirée près de vous, quand tout à coup mon pied a effleuré le vôtre, sous la table... vous souvenez-vous ?... Eh bien !... dans le délire de la fièvre, je l'ai senti, je l'ai senti, votre petit pied, furetant dans mon cœur comme une souris dans une maison déserte.

MARY

Je ne me souviens plus !... D'ailleurs, c'est mal, d'avoir fait ainsi... C'est mal !... Et je ne puis vous écouter ! Partez, Paul ! Partez !...

PAUL

Non, non!... Écoutez-moi!... Il faut bien que je vous dise toute cette vie déchirante, consumée loin de vous et si pleine de vous! Ces journées de feu et d'ennui mortel... Quand une porte s'ouvrait, c'était vous qui entriez... Le froufrou d'une jupe, une voix, c'était vous, toujours!... La chaleur même de cet été torride prenait la forme de mon désir pesant, pour me suffoquer... Un désir fixe que j'emportais avec moi jalousement, la nuit, comme on ravit une maîtresse adorée à tous les regards, dans les ténèbres, fermant les volets, éteignant la lampe, pour que la lumière même ne puisse jouir de sa beauté!

MARY

Oh! je ne suis pas belle!... C'est votre rêve qui m'embellit.

PAUL

Vous êtes belle! Vous êtes belle! Et je le sais

bien, moi, qui vous ai tant possédée ainsi... Car votre fantôme se précisait terriblement, jusqu'à l'hallucination !... Oh ! l'extase, puis tout à coup l'horreur de ne sentir que le vide entre mes doigts !... Partie !... Vous étiez donc partie à pas de loup pendant mon sommeil, puisque la place était encore chaude, près de moi, et que votre parfum flottait encore dans l'air !...

MARY

Taisez-vous ! Taisez-vous ! J'ai peur de vous !... Vous n'avez que du poison dans vos paroles !... Et c'est ma mort que vous désirez !

PAUL

Que pouvez-vous craindre d'un homme qui n'a pas su vaincre son cœur et qui se traîne à vos pieds ?... Je n'ai qu'une pensée fixe, une angoisse obsédante, comme les avares, les alcooliques et les fous !...

MARY

Non ! non !... Ce que vous me dites est prémédité... Vous avez tout calculé pour vous jouer de moi !... Et vous me tendez des pièges !... Je suis trop faible pour me défendre !... Je ne vois plus rien !... Je ne comprends plus rien !...

PAUL

C'est moi qui suis en votre pouvoir... Faites de moi ce qu'il vous plaira de faire !... Je serai votre jouet ! Et ce sera pour moi le bonheur, un bonheur inattendu !... Car un rien me suffit... Je me suis tellement nourri de solitude et de néant, que je ne demande qu'un sourire de vous, un regard, pour en vivre longtemps... longtemps... toujours, peut-être !...

MARY

Je ne puis rien vous donner ! Partez ! Partez, au nom de votre amour !

PAUL

Comment vous quitterais-je, puisque vous êtes en moi ?... Il me semble que je vous ai toujours portée dans mon cœur, comme une mère porte un enfant dans ses entrailles !... Oh ! ma pauvre tête !... J'avais bien d'autres choses à vous dire... tant de paroles tendres, ingénues, presqu'enfantines, choisies pour vous entre toutes les paroles, comme on choisit de beaux fruits... Et voilà que devant vous j'ai tout oublié !... tout !... tout !... Et j'ai peur de mourir sans vous avoir serrée sur mon cœur !... Et j'ai peur de vivre aussi, car la vie et demain pourraient être sans vous !... (*Il effleure sournoisement d'une caresse voluptueuse les cheveux de Mary.*)

MARY

Oh ! non !... Ne me touchez pas ! (*Elle frissonne, les yeux remplis de larmes*) C'est méchant... c'est méchant, d'abuser ainsi d'une femme

comme moi, sans force et sans défense !... Laissez-moi !... Laissez-moi !...

PAUL

Ne pleurez pas, Mary !... (*Il lui soulève la tête avec tendresse et la regarde longtemps dans les yeux*) Mary ! ne pleurez pas ! (*Elle pleure*) Ne pleurez pas... car vos larmes me prouveront que vous m'aimez !... Oui, oui, que vous m'aimez !... Oui ! dites-le ! dites-le, je vous en supplie !... et je m'en irai !... Je partirai, je vous le jure !... (*Il approche lentement les lèvres des lèvres de Mary qui s'offrent involontairement, et se mêlent aux siennes.*)

MARY

Non !... Non !... (*En frissonnant sous ce long baiser*) Je... ne vous... aime pas !...

SCÈNE V

MARY, PAUL, ROSINA, *puis* JOHN

ROSINA (*apparaît haletante sur le seuil de la porte.*)

Madame !... Madame !... Madame !... (*Elle s'écarte sur la gauche et disparaît devant le geste impérieux de John, qui s'avance sur le seuil*).

JOHN (*après s'être arrêté un instant, tire de sa poche de derrière un revolver mignon, puis tout en arrêtant d'un geste Paul de Rozières, il prononce ces phrases, en scandant les mots avec une lenteur voulue :*)

Veuillez rester très calme, Monsieur de Rozières !... Nous ne sommes pas des voyous, que je sache !... Je serai à vous tout à l'heure, et nous causerons en sortant... Permettez-

moi d'offrir à ma femme ce revolver... Un petit cadeau qui lui sera (*avec ironie*) le plus utile et le plus fidèle des compagnons durant mon absence... Cette villa est si isolée sur la plage!... (*Tout en immobilisant d'un regard très dur Paul de Rozières, il tend le revolver à Mary, avec lenteur*).

MARY

Merci, John... Je le garde! (*Elle prend le revolver et reculant violemment d'un pas vers la rampe, elle le tourne contre sa poitrine et tire*) Tu m'aimeras peut-être... John... comme tu aimes... Juliette!... (*Elle tombe foudroyée*).

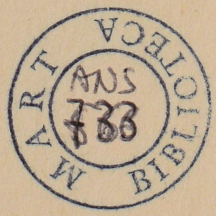
RIDEAU

TABLE

Le Futurisme 7
Interview sur le Futurisme 23
Dédicace 37
Poupées Electriques 39
Acte I 41
Acte II 107
Acte III 145

Vannes. — Imprimerie Lafolye Frères.

Fut-Marinetti 53



245

LIBRAIRIE E. SANSOT & Cie, ÉDITEURS

EXTRAIT DU CATALOGUE

PAUL ADAM

Le Taureau de Mithra . . . 1 fr.
Le Nouveau Catéchisme . . 1 »

MAURICE BARRÈS
de l'Académie Française

Huit jours chez M. Renan . . 1 »
Quelques Cadences . . . . . 1 »
Alsace-Lorraine . . . . . 1 »

JULES BERTAUT

Chroniqueurs et Polémistes 3 50
ouvrage couronné par l'Association des Critiques littéraires.

HENRY BORDEAUX

Deux méditations sur la mort 1 »
Jeanne Michelin . . . . . 1 »

ROGER LE BRUN

Corneille devant trois siècles 3 50

LÉO CLARETIE

L'École des Dames 3 50

J. ERNEST-CHARLES

Les Samedis littéraires 3 vol. à 3 50

GABRIEL FAURE

Heures d'Ombrie (5e édition) 3 »
ouvrage couronné par l'Académie française.

Mme FERNAND GREGH

Jeunesse (2e édition) 3 50
ouvrage couronné par l'Académie française.

JEANNE PERDRIEL-VAISSIÈRE

Celles qui attendent 3 50
ouvrage couronné par l'Académie française.

JEAN LORRAIN

Heures de Corse . . . . . 1 »

PIERRE LOUYS

Les Mimes des Courtisanes. 2 »

F. T. MARINETTI

La Ville Charnelle (6e édition) 3 50
Les dieux s'en vont, d'Annunzio reste (8e édit.) 3 50

JEAN MORÉAS

Paysages et sentiments . . . 1 »

ALFRED NAQUET
ancien sénateur

L'Anarchie et le collectivisme 3 50
Le Désarmement ou l'Alliance anglaise 3 50

PÉLADAN

La dernière Leçon de Léonard de Vinci . . . . . 1 »
La Clé de Rabelais . . . . . 1 »
Origine et esthétique de la tragédie . . . . . 1 »
De Parsifal à don Quichotte 1 »
Introduction à l'Ésthétique . 1 »
La Doctrine du Dante . . . 1 »
De la Sensation d'Art . . . 1 »

HÉLÈNE PICARD

L'Instant éternel (2e édition) 3 50
ouvrage couronné par l'Académie française.
Les Fresques (2e édition) . . 3 50

EDMOND PILON

Portraits Français 2 vol. à . 3 50
Le Dernier jour de Watteau 1 »

LAURENT TAILHADE

Le Troupeau d'Aristée . . . 1 »

HÉLÈNE VACARESCO

Rois et Reines que j'ai connus 3 50
Nuits d'Orient . . . . . 1 »

RENÉE VIVIEN

Flambeaux éteints (épuisé) 25 »